

FOCALE

ALTERNATIVE

Magazine



INVITES

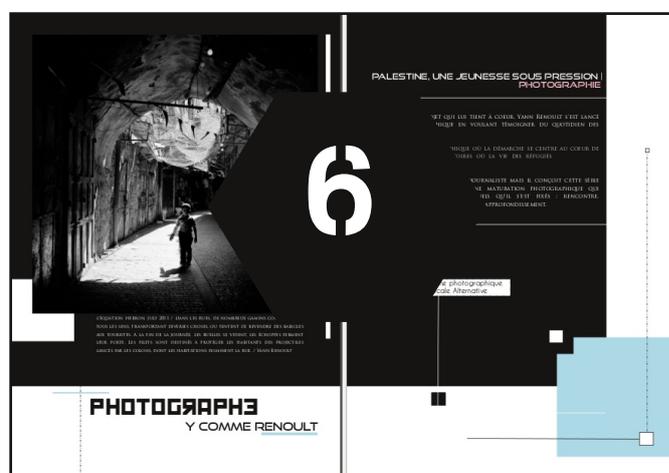
Zia Zeff
Manuel Lautj
Yann Renoult
Karine Zibaut
Sandra Fastré
Alban Lécuyer
Stephane Anthonioz

Cult/Mag
Décembre
2011

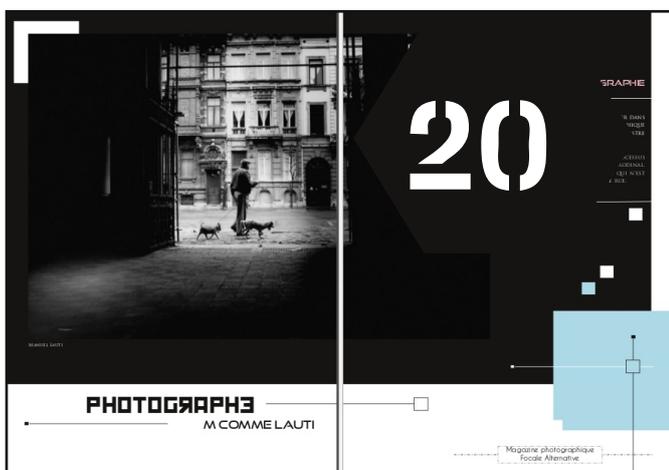
21



MANUEL LAUTI | COVER



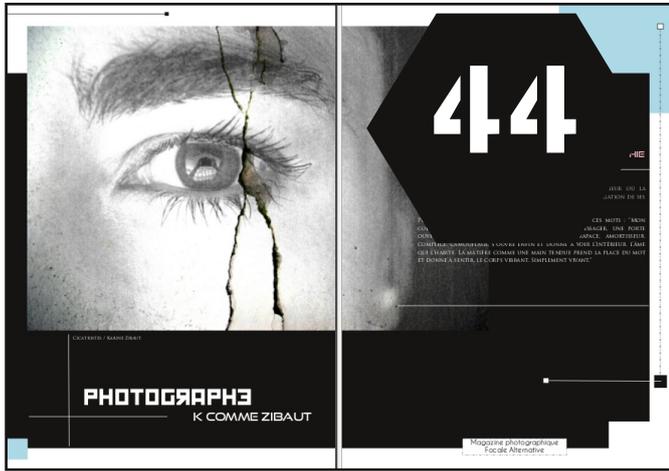
PALESTINE, UNE JEUNESSE SOUS PRESSION | PHOTOGRAPHIE
YANN RENOULT



M.C.M | PHOTOGRAPHIE
MANUEL LAUTI



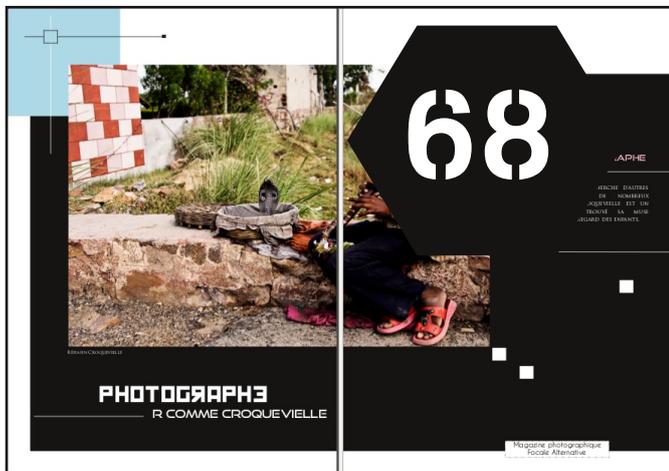
DOWNTOWN CORRIDA | PHOTOGRAPHIE
ALBAN LÉCUYER



BODY OF SOUL | PHOTOGRAPHIE
KARINE ZIBAUT



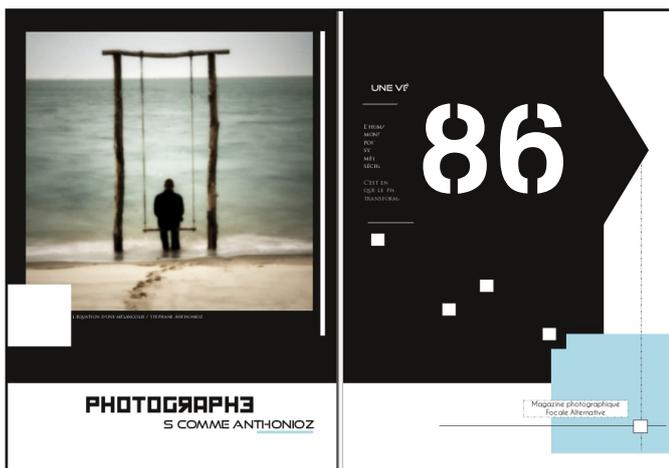
RANI, UNE HISTOIRE PALESTIENNE | PHOTOGRAPHIE
ZIA ZEFF



CHILDREN | PHOTOGRAPHIE
RHÉHAN CROQUEVIELLE

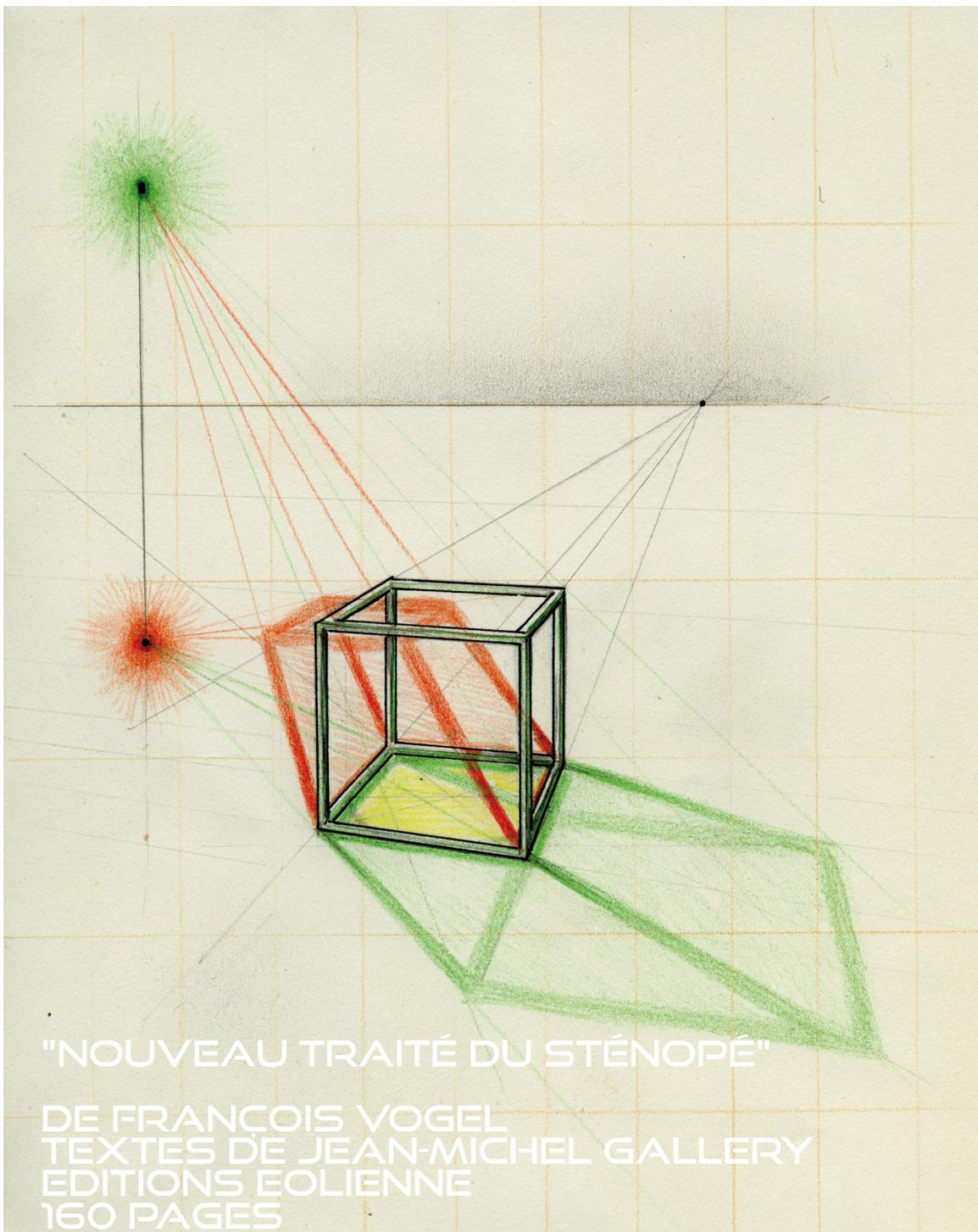


CANAZILLES HAUT | PHOTOGRAPHIE
SANDRA FASTRÉ



UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE | PHOTOGRAPHIE
STÉPHAHNE ANTHONIOZ

+ EDITO
DÉCOUVERTE LITTÉRAIRE
RUBRIQUE DE MARIANA AGUILAR



"NOUVEAU TRAITÉ DU STÉNOPÉ"

DE FRANÇOIS VOGEL
TEXTES DE JEAN-MICHEL GALLERY
EDITIONS EOLIENNE
160 PAGES

20.12 EDITO



Je ne suis pas mécontent d'être à l'écriture de cet édit. Ce numéro pour les fêtes de fin d'année m'enthousiasme au plus haut point. Ce numéro reflète ce que j'ai toujours voulu lire dans la presse écrite dédiée à la photographie : la mise en avant des démarches.

Je suis ravi que le matériel purement technique avec de gros chiffres ne rentre pas dans les pages de FA Magazine car depuis sa genèse, et bien avant, j'ai toujours voulu savoir ce qui se passait dans la tête d'un photographe investi dans son médium. Je pense être sur le bon chemin et continuerai à viser cet objectif fondateur.

Il est clair que ce numéro a été très

chronophage dans sa rédaction. Il ne faut pas oublier que Focale Alternative Magazine est un projet que je porte seul de manière bénévole et amateur. C'est notre passion commune de la photographie qui me donne chaque mois le courage de continuer.

Je profite également de souligner que **Mariana Aguilar** s'est une nouvelle fois proposée à rédiger un article sur une galerie parisienne. Je l'en remercie pour sa rédaction bénévole et conviviale.

Je me dois de saluer tous ceux et celles qui véhiculent ce magazine autour d'eux et remercie les personnes qui soutiennent ce support gratuit dédié à la démarche photographique.

FA VOUS ATTEND

- * sur son site : FOCALE-ALTERNATIVE.BE
- * sur <http://www.facebook.com/focale.alternative>
- * sur [HTTP://TWITTER.COM/APERTURECORP](http://TWITTER.COM/APERTURECORP)



L'ÉQUATION HEBRON, JULY 2011 / DANS LES RUES, DE NOMBREUX GAMINS COURENT DANS TOUS LES SENS, TRANSPORTANT DIVERSES CHOSES, OU TENTENT DE REVENDRE DES BABIOLES AUX TOURISTES. A LA FIN DE LA JOURNÉE, LES RUELLES SE VIDENT, LES ÉCHOPPES FERMENT LA PORTE. LES FILETS SONT DESTINÉS À PROTÉGER LES HABITANTS DES PROJECTILES LANCÉS PAR LES COLONS, DONT LES HABITATIONS DOMINENT LA RUE. / YANN RENOULT

PHOTOGRAPHIE

Y COMME RENOULT

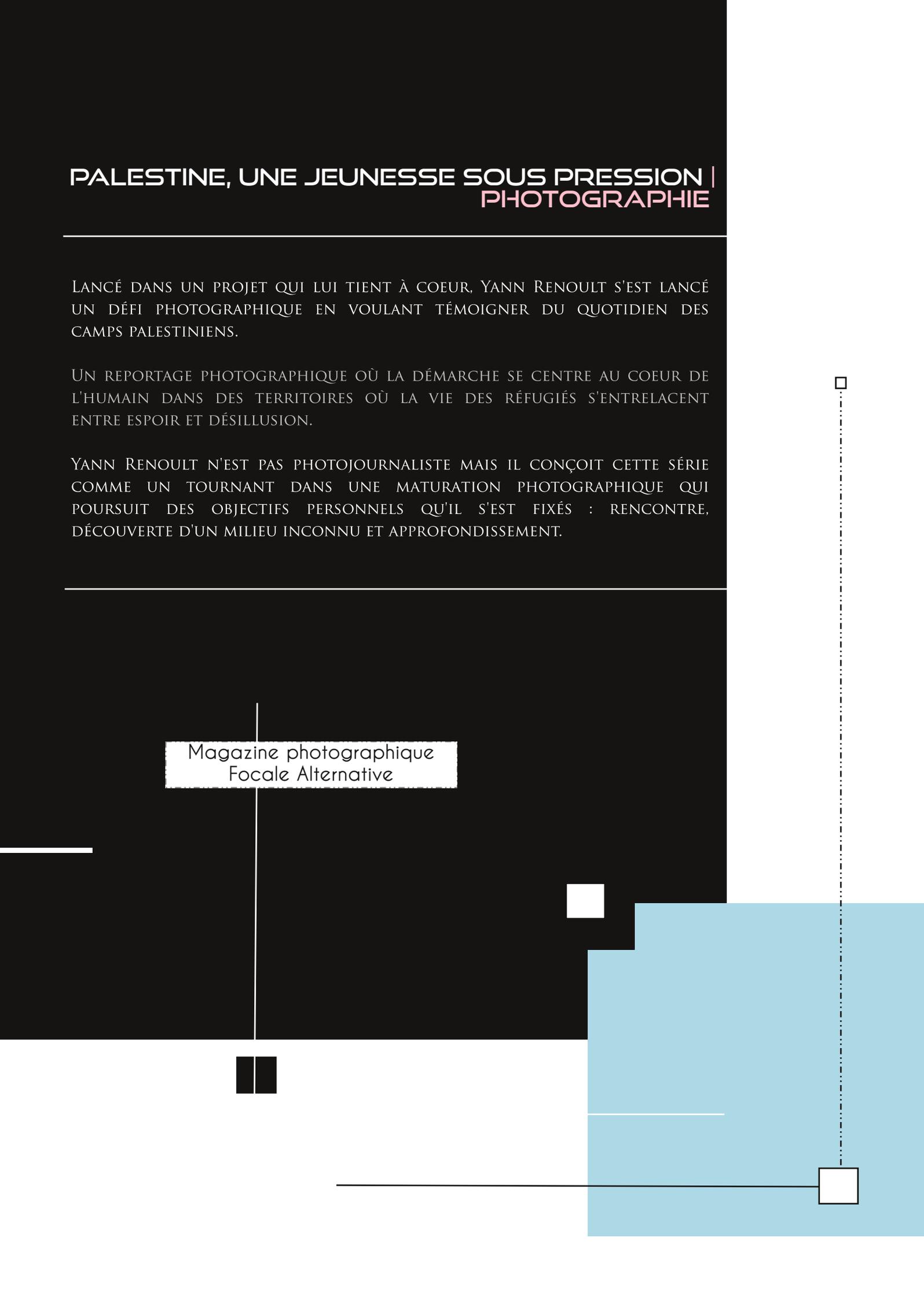
PALESTINE, UNE JEUNESSE SOUS PRESSION | PHOTOGRAPHIE

LANCÉ DANS UN PROJET QUI LUI TIENT À COEUR, YANN RENOULT S'EST LANCÉ UN DÉFI PHOTOGRAPHIQUE EN VOULANT TÉMOIGNER DU QUOTIDIEN DES CAMPS PALESTINIENS.

UN REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE OÙ LA DÉMARCHE SE CENTRE AU COEUR DE L'HUMAIN DANS DES TERRITOIRES OÙ LA VIE DES RÉFUGIÉS S'ENTRELACENT ENTRE ESPOIR ET DÉSILLUSION.

YANN RENOULT N'EST PAS PHOTOJOURNALISTE MAIS IL CONÇOIT CETTE SÉRIE COMME UN TOURNANT DANS UNE MATURATION PHOTOGRAPHIQUE QUI POURSUIT DES OBJECTIFS PERSONNELS QU'IL S'EST FIXÉS : RENCONTRE, DÉCOUVERTE D'UN MILIEU INCONNU ET APPROFONDISSEMENT.

Magazine photographique
Focale Alternative



" LE PROBLÈME DE CES RÉFUGIÉS PALESTINIENS SE POSE DEPUIS PLUSIEURS DÉCENNIES, CETTE POPULATION N'AYANT PAS ÉTÉ ABSORBÉE DANS LA POPULATION DES PAYS D'ACCUEIL ET EN L'ABSENCE DE SOLUTION DÉFINITIVE AU CONFLIT ISRAËLO-ARABE. LE RETOUR DE CETTE POPULATION SUR DES TERRITOIRES AUJOURD'HUI ISRAËLIENS EST REVENDIQUÉ PAR LES DIRIGEANTS PALESTINIENS, TANDIS QUE LES ISRAËLIENS LE REFUSENT DANS LEUR GRANDE MAJORITÉ, CRAIGNANT UN DÉSÉQUILIBRE DÉMOGRAPHIQUE DANS LEUR PAYS. "

Réfugiés palestiniens
Source : Wikipédia

F.A : La série « Palestine, une jeunesse sous pression » a été réalisée en Cisjordanie. La démarche photographique se veut journalistique et témoigne également de la vie quotidienne de ces hommes expulsés de chez eux pour vivre dans des camps où la société fait tout pour les oublier. Que peux-tu nous dire sur le quotidien de ces personnes vivant dans des « villes prisons » et rêvant de liberté ?

Y.R : C'est un quotidien éprouvant. Il faut savoir tout d'abord que la population de ces camps est extrêmement jeune, avec parfois jusqu'à 60% des habitants âgés de moins de 24 ans.

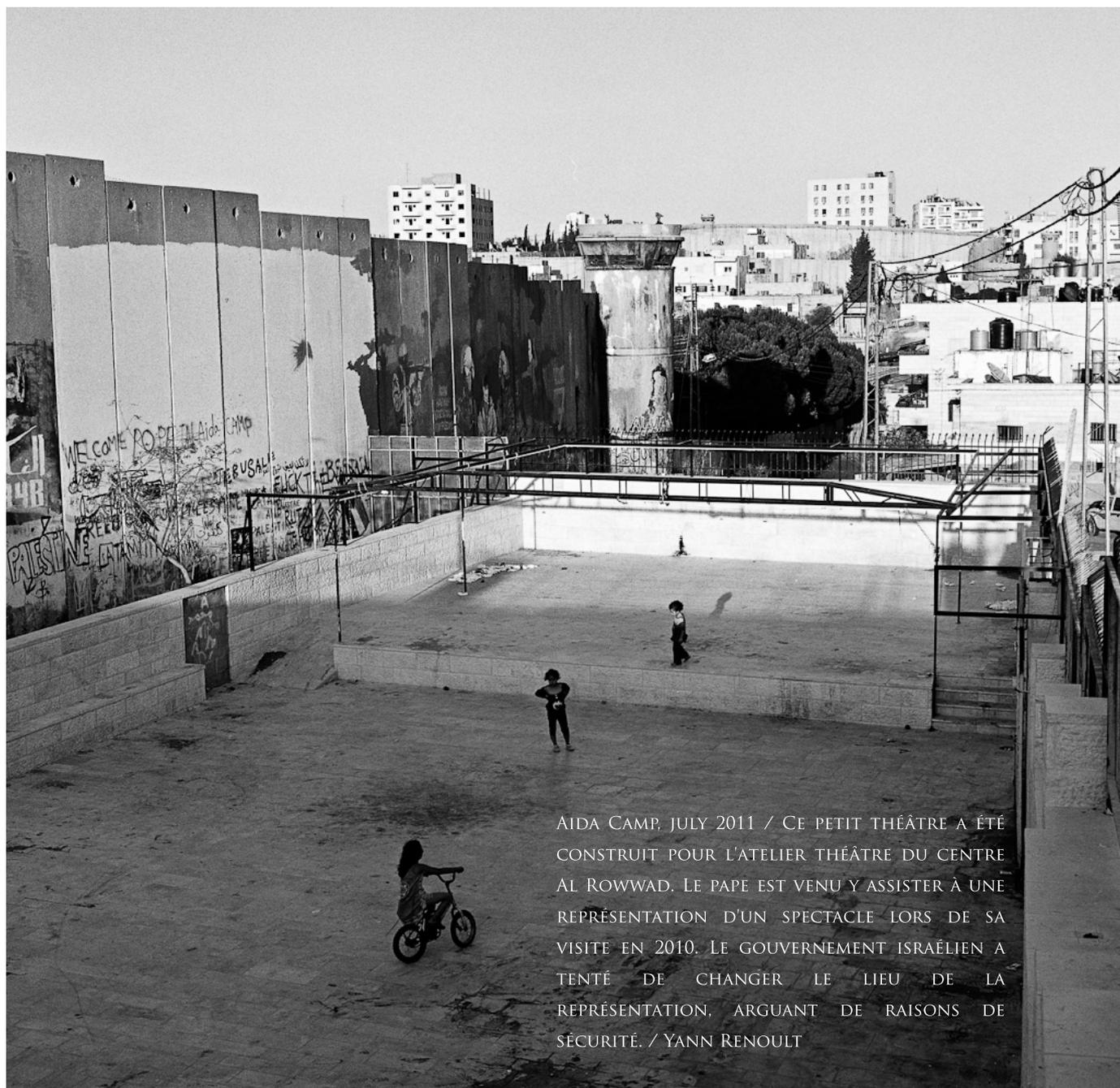
Au départ, les camps n'étaient pas construits pour durer. Mais au fil du temps, on est passé des tentes de l'UNRWA (l'organisme de l'ONU en charge des réfugiés palestiniens) à des habitats précaires en béton qui se sont empilés les uns sur les autres, souvent de façon un peu anarchique.

Dans les familles les plus anciennement installées, celles qui ont dû fuir les milices sionistes lors de la Nakba en 1947 en abandonnant leur maison, ce sont déjà 3 ou 4 générations qui vivent dans ces camps. Bien souvent, les enfants n'ont jamais vu le village de leurs ancêtres. Ils ne le connaissent qu'à travers les récits de leurs parents ou grand-parents. Et pourtant, pour eux aussi, c'est là-bas qu'est leur terre et leurs racines. Comme le dit Basil, 14 ans, « *Dans le camp nous ne sommes que des invités de passage, nous ne sommes pas chez nous.* »

Les habitants du camps vivent les uns sur les autres. La promiscuité empêche toute forme



NEAR GILO CHECKPOINT, JULY 2011 / YANN RENOULT



AIDA CAMP, JULY 2011 / CE PETIT THÉÂTRE A ÉTÉ CONSTRUIT POUR L'ATELIER THÉÂTRE DU CENTRE AL ROWWAD. LE PAPE EST VENU Y ASSISTER À UNE REPRÉSENTATION D'UN SPECTACLE LORS DE SA VISITE EN 2010. LE GOUVERNEMENT ISRAËLIEN A TENTÉ DE CHANGER LE LIEU DE LA REPRÉSENTATION, ARGUANT DE RAISONS DE SÉCURITÉ. / YANN RENOULT

d'intimité, on sait tout ce qui se passe chez le voisin. Le taux de chômage, élevé en Palestine, atteint des records. Beaucoup de jeunes adultes restent désœuvrés la journée, faute d'emploi. En conséquence, la majorité des familles des camps sont très pauvres, et peinent à joindre les deux bouts.

Le désœuvrement engendre également de la violence dans les rapports au sein de la famille, et entre habitants. Certains se réfugient dans l'alcool, ou la drogue, ce qu'ils parviennent rarement à dissimuler aux yeux des voisins – normalement, alcool et drogues sont bannis des camps.

Pour pallier à l'absence de ressources, le système D reste de mise : on récupère, on bricole.

Les hommes enchaînent des emplois précaires, journaliers. Le gouvernement israélien enfonce encore plus les habitants des camps dans leur misère, en rationnant la distribution d'eau. Dans le camps d'Aïda par exemple, durant le mois de juillet, l'eau n'a été distribuée que durant 4 ou 5 jours. Cela force les habitants à acheter de coûteux réservoirs qu'ils remplissent chaque fois que possible afin de stocker l'eau. En cas de pénurie, ils sont obligés d'acheter de l'eau à prix d'or auprès de compagnies israéliennes.





YANN RENOULT

L'armée fait régulièrement des incursions nocturnes violentes dans les camps de réfugiés. Ils déboulent en pleine nuit dans les maisons, défonçant la porte fusil braqué, lançant des grenades lacrymogènes dans les chambres, arrêtant et parfois tuant des pères, des frères devant leur famille.

En représailles, certaines familles dont un des membres a participé à la résistance contre l'occupation voient leur maison démolie au bulldozer. Comment concevoir le traumatisme des enfants grandissant au milieu de cette violence, qui devient familière pour eux ?

La plupart des habitants des camps ne

rêvent que d'une chose : une vie tranquille dans leur village, un travail pour mettre leur famille à l'abri du besoin, et la possibilité de circuler librement, partir à l'étranger, vivre sans crainte d'être arrêté, expulsé, tué. Mais face à ces pressions quotidiennes (manque de travail, d'argent, harcèlement de l'armée, leur espoir en l'avenir s'éteint peu à peu), chez les hommes d'âge mûr comme chez les jeunes, on entend les mêmes mots : pourquoi devons-nous subir tout cela ? Qu'avons-nous fait pour que ça nous arrive ? Comment nous en sortir ? Pourquoi vivre encore ?

Nombre d'habitants sont dans un état de dépression avancée. Certains tentent alors de résister, souvent pacifiquement à travers les arts, la



politique à l'occupation. D'autres baissent les bras, allant parfois jusqu'au suicide.

F.A : A la vue de ce reportage, je ressens ton envie de témoigner de multiples facettes : éducation, mouvement contestataire pacifiste, symboles et espérance,... C'est une tâche ardue de devenir le témoin d'un quotidien que la majeure partie du monde essaie d'oublier. Comment as-tu su réaliser ce reportage et dans quelle condition l'as-tu vécu ? As-tu joué la carte journalistique, touristique, militante ou d'auteur ?

Y.R : Ma démarche est personnelle. Plutôt qu'un reportage, je préfère qualifier mon travail de témoignage, car mes images sont complètement subjectives. Attention : tout ce que je montre est vrai, rien n'est faux. Mais à travers mes images, j'essaie de témoigner de ce que j'ai vu, de ce qui m'a touché, choqué, interpellé. Je dirais donc que je me place dans une démarche d'auteur militant.

Par contre sur le terrain, j'ai été incapable de réaliser des images touristiques. La Palestine regorge de merveilles archéologiques, mais confronté à la violence de l'occupation imposée aux Palestiniens, je n'ai pas réussi à voir les choses sous l'angle du visiteur-touriste. Et pourtant encore une fois, ce ne sont pas les paysages grandioses ni les merveilles architecturales qui manquent.

Il m'a fallu aussi parfois beaucoup m'interroger sur ma légitimité à prendre des photos, notamment dans des situations violentes, ou confronté à la douleur et la dureté de l'existence des habitants. Néanmoins, je pense qu'il est essentiel de

témoigner de ce qui se passe là-bas, et même si beaucoup a déjà été dit, cela est important car l'oubli ensable vite le passé.

Les Palestiniens ne veulent pas être oubliés, ils veulent faire connaître au reste du monde l'injustice qu'ils subissent. La propagande israélienne étouffe également l'information : de nombreux Israéliens ne savent rien de ce qui se passent chez leurs voisins Palestiniens. On peut leur reprocher leur manque de curiosité, mais le principal coupable est le gouvernement qui les bombarde d'images fausses, en maintenant la population dans la peur afin de mieux la contrôler.

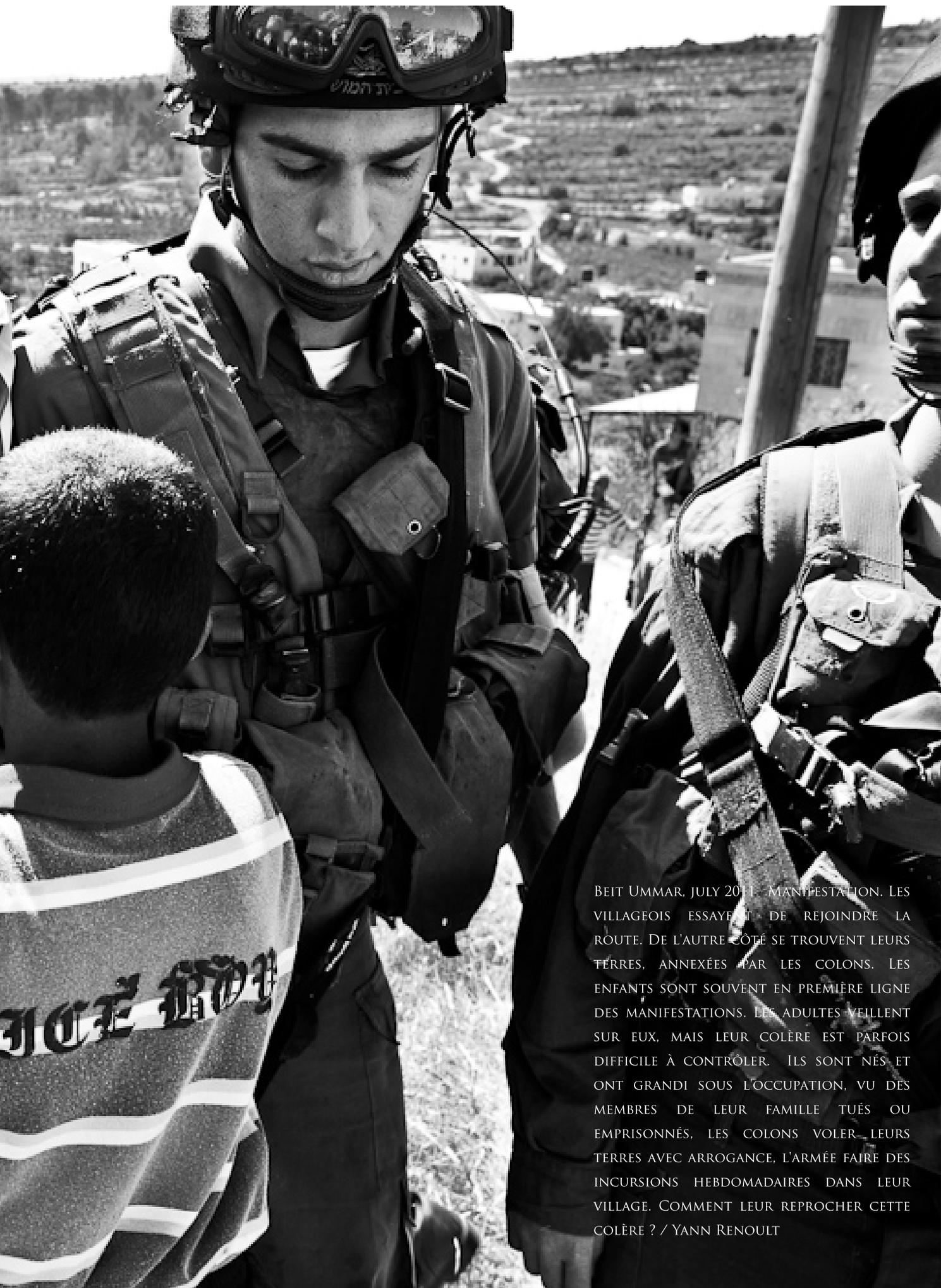
F.A : « *Palestine, une jeunesse sous pression* » semble désirer mettre en avant la nouvelle génération qui se bat pour un futur plus qu'incertain. Dans ton reportage, peu d'adultes font leur apparition au sein de tes clichés. Etais-ce un souhait lors de la maturation de ce projet ? Pourquoi vouloir mettre en avant une jeunesse pleine d'espoir et de désillusion ? Quelle démarche photographique



YANN RENOULT







BEIT UMMAR, JULY 2011 - MANIFESTATION. LES VILLAGEOIS ESSAYENT DE REJOINDRE LA ROUTE. DE L'AUTRE CÔTÉ SE TROUVENT LEURS TERRES, ANNEXÉES PAR LES COLONS. LES ENFANTS SONT SOUVENT EN PREMIÈRE LIGNE DES MANIFESTATIONS. LES ADULTES VEILLENT SUR EUX, MAIS LEUR COLÈRE EST PARFOIS DIFFICILE À CONTRÔLER. ILS SONT NÉS ET ONT GRANDI SOUS L'OCCUPATION, VU DES MEMBRES DE LEUR FAMILLE TUÉS OU EMPRISONNÉS, LES COLONS VOLER LEURS TERRES AVEC ARROGANCE, L'ARMÉE FAIRE DES INCURSIONS HEBDOMADAIRES DANS LEUR VILLAGE. COMMENT LEUR REPROCHER CETTE COLÈRE ? / YANN RENOULT

voulais-tu viser en voulant témoigner de ce quotidien dans les camps ?

Y.R : La population Palestinienne est extrêmement jeune. Dans les camps de réfugiés notamment, près de 60% des habitants sont âgés de moins de 24 ans, ce qui est énorme. La hausse démographique est importante. Cela semble commun, mais ces jeunes sont l'avenir de leur pays. Mais les conditions dans lesquelles ils grandissent, confrontés à la violence quotidienne et à l'injustice, ne sont pas celles d'une véritable enfance.

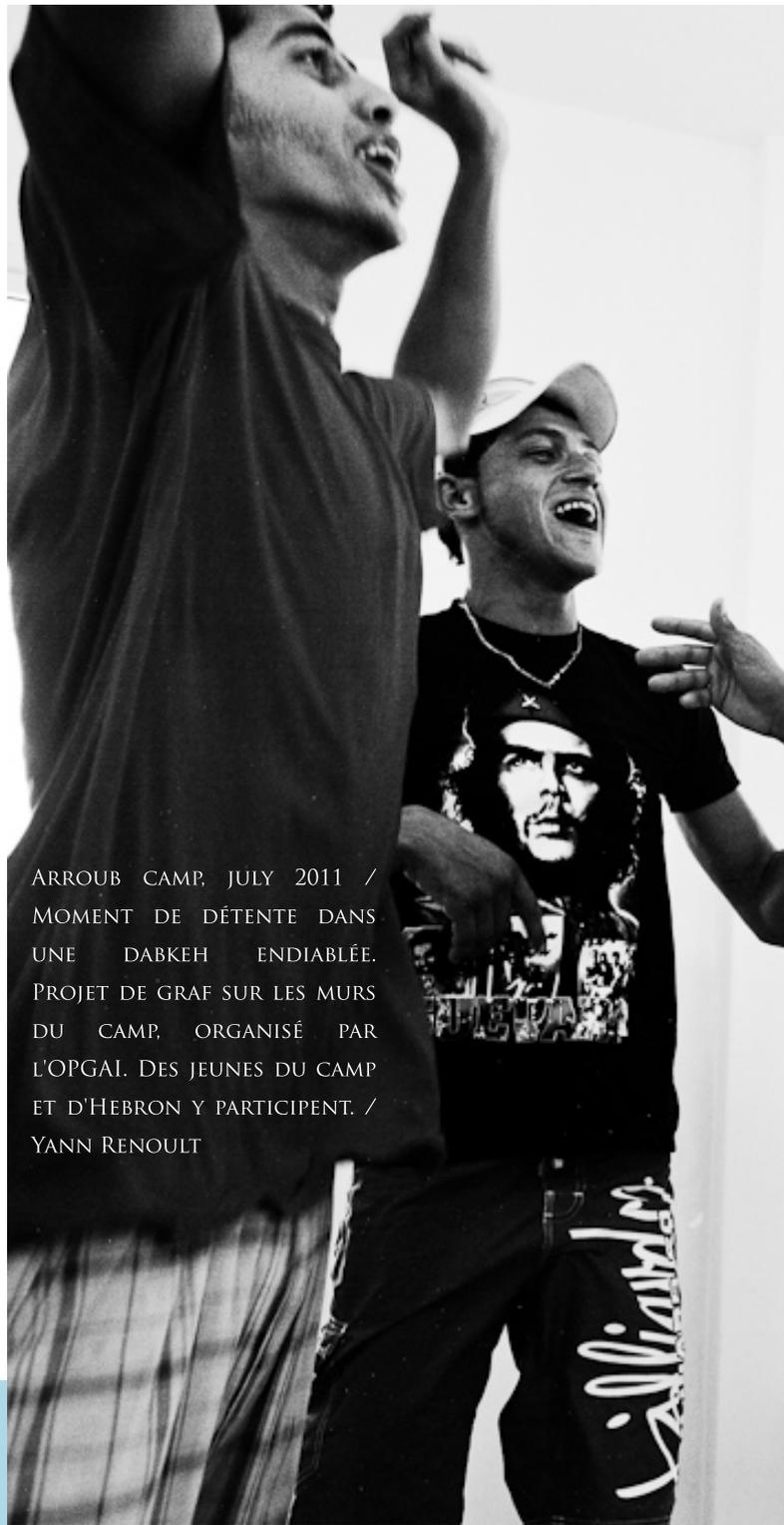
Malgré le travail des ONG, les structures pour accueillir les enfants, leur permettre de s'exprimer et de jouer sont peu nombreuses. Il est donc intéressant de se poser la question de ce que vont pouvoir construire ces jeunes, alors qu'eux-mêmes sont dans une extrême fragilité. A travers cette série, j'ai essayé de montrer plusieurs aspects de cette jeunesse. Ma démarche n'est qu'une première partie du travail, et même si ma série se suffit à elle-même, elle est encore trop incomplète à mon goût, et mérite d'être étoffée, enrichie.

Quant à la présence du peu d'adultes dans les images, elle est volontaire. Avec ce travail, j'ai appris dans la douleur que construire une série est loin d'être facile. J'ai choisi d'écarter des images qui avaient leur place dedans, et dans lesquelles il y avait la présence d'adultes, afin de gagner en lisibilité. Enfin, il faut savoir aussi qu'il y a énormément d'hommes et d'adolescents retenus prisonniers dans les geôles palestiniennes.

Il m'a semblé aussi important de témoigner du quotidien dans les camps de réfugiés, où la situation est encore plus difficile qu'ailleurs, avec le chômage important et la pauvreté. J'ai aussi voulu montrer la vie précaire et de ne pas montrer que des images de violence qu'on voit à la une des médias.

F.A : Devenir photojournaliste et acteur témoignant de la réalité du monde peuvent faire partie d'un certain fantasme de nombreux photographes. Comment as-tu mis en place concrètement ce voyage ? Comment as-tu préparé au préalable ce sujet journalistique et comment as-tu suivi tes objectifs sur le terrain ?

Y.R : Avant de partir, cela faisait déjà de nombreuses années que le sujet m'intéressait. J'ai eu envie d'aller constater et témoigner de la situation avec mes propres yeux. Le choix d'un sujet de reportage pour un amateur doit être lié, à mon avis,



ARROUB CAMP, JULY 2011 /
MOMENT DE DÉTENTE DANS
UNE DABKEH ENDIABLÉE.
PROJET DE GRAF SUR LES MURS
DU CAMP, ORGANISÉ PAR
L'OPGAI. DES JEUNES DU CAMP
ET D'HEBRON Y PARTICIPENT. /
YANN RENOULT

à la curiosité et à un intérêt personnel, à l'envie de découvrir quelque chose qu'on ne connaît pas et de la partager. Cette phase de documentation est ensuite primordiale pour avoir des clés permettant de décrypter la situation sur place, commencer à imaginer les photos à faire et surtout éviter de manquer des photos importantes.

Pour ma part ensuite, j'ai choisi d'accompagner mon reportage d'un volet pédagogique en animant des ateliers auprès d'enfants dans un camp de réfugiés. Ces ateliers



m'ont semblé être un meilleur moyen d'entrer en contact avec les gens, plutôt que de débarquer les mains vides. En tant que non professionnel, il faut aussi se poser la question de la légitimité de sa présence sur place.

Pour ma part, je ne me sentais pas débarquer sans rien. Photographier n'est finalement qu'un prétexte à la rencontre et à l'échange. J'ai donc recherché une association qui me permettrait de concrétiser mon projet d'atelier, et j'ai finalement choisi de travailler avec Enfance, Jeu et Education (EJE) basée à Bethléem, un petite association qui

intervient – intervenait, car ses subventions n'ont pas été renouvelées – pour mettre en place des structures et des animations dans des camps de réfugiés où il n'y avait rien auparavant. Cette petite association Palestinienne n'employait que peu de volontaires, ce qui permettait d'être réellement au contact des gens et pas seulement entouré d'internationaux. Par ailleurs, j'ai cherché à loger dans une famille d'un camp afin de partager leur quotidien. Cela a été possible grâce à une association qui organise des cours de cuisine et des « homestay » dans le camp d'Aïda à Bethléem.



" LE STATUT DE RÉFUGIÉS PALESTINIENS ENGLOBE NON SEULEMENT L'ENSEMBLE DES PERSONNES QUI RÉSIDAIENT EN PALESTINE MANDATAIRE ENTRE JUIN 1946 ET MAI 1948 ET QUI ONT QUITTÉ LEUR RÉGION SUITE À LA GUERRE ISRAËLO-ARABE DE 1948-1949, MAIS COMPREND ÉGALEMENT LEURS DESCENDANTS. LEUR NOMBRE S'EST AINSI MULTIPLIÉ PAR 5 EN 50 ANS. "

Réfugiés palestiniens
Source : Wikipédia

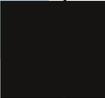
Tout cela s'est organisé depuis la France.

Avant l'arrivée sur place, il a fallu aussi se renseigner sur les recommandations à suivre pour parvenir à rentrer dans le pays. Israël tente en effet de refouler toute personne suspectée de vouloir se rendre en Palestine. En tant qu'homme voyageant seul, j'avais de gros risques de me faire rejeter à l'aéroport Ben Gurion. D'ailleurs, j'ai été interrogé une bonne demi-heure (ce qui au final est assez rapide par rapport à d'autres). C'est la lettre d'invitation rédigée par une association agréée par le gouvernement israélien qui m'a permis de passer.

Sur place, photographier s'est avéré difficile, d'une part à cause du décalage entre la situation précaire dans laquelle vivent les Palestiniens par rapport à notre monde, et d'autre part pour des raisons culturelles. Les photos sont venues lentement, au fil du temps. Je m'étais fixé des axes de travail assez larges, ce qui est une erreur. J'aurais du tout de suite être plus précis. Néanmoins, j'avais en tête de parler de la jeunesse et de la façon dont elle vit avec l'occupation. J'ai gardé ce fil conducteur, ainsi qu'un autre sur la vie dans les camps de réfugiés et la résistance populaire. Mais ces sujets sont si vastes, que j'aurais plutôt dû chercher à raconter des histoires particulières, qui auraient ensuite amené à ces thèmes.

F.A : Depuis les révolutions, les thèmes tournant autour du monde arabe naissent d'un peu partout. A ton avis, comment un photojournaliste peut-il sortir son épingle du jeu tout en ciblant ses objectifs personnels, en visant une qualité journalistique et en réalisant un témoignage pouvant intéresser la presse ?

Y.R : A mon avis, le choix du sujet dépend aussi de la démarche personnelle. Un photojournaliste professionnel qui souhaite réaliser un sujet doit penser au gain financier qu'il en tirera. Il doit donc réfléchir, dans sa conception du sujet, au support qui sera susceptible de le publier (quelle revue, quelle site ?) ou bien si c'est un travail destiné à être édité, publié. Pour se démarquer des autres photographes, il faut aussi essayer de choisir un sujet peu traité, ou aborder son sujet sous un angle de vue original (tant pour la narration que pour la composition des images), qui pourra retenir l'attention d'un service photo.





Pour un amateur – quelqu'un qui ne vit pas de la photographie, je pense que la question serait différente.

Il faut avant tout se faire plaisir et faire ce qui nous tient à coeur, ce que nous avons envie. Pour ma part, j'ai envie de rencontrer des gens, me plonger découvrir des milieux que je ne connais pas, ou approfondir un sujet qui m'intéresse. Jusque dans le choix du matériel : j'aime le processus argentique, ne pas voir l'image immédiatement, plus réfléchir à sa prise de vue, et le côté artisanal du développement et du scan. J'aime le noir et blanc, alors j'en fais même si la majorité des revues ne publient que de la couleur. Je réfléchis donc à une éventuelle publication qu'après avoir effectué mon travail, car cela n'est pas le but premier.

Une autre chose importante que peut se

permettre un amateur, c'est de travailler un sujet sur du long terme. Un professionnel ne dispose pas forcément de tout ce temps, puisqu'il doit aussi vivre de sa production.

Cela permet de plus approfondir son travail, et d'avoir un contact plus profond, plus intime avec son sujet. Au fil du temps, l'appareil devient moins intrusif et se fait oublier. Le temps permet également de mieux comprendre son sujet, et de saisir des instants qui paraissent insignifiants au premier abord, mais finissent par prendre tout leur sens au fil du temps.



JERUSALEM, 19-07-2011 / INFATIGABLES, CES JEUNES PALESTINIENNES VONT CHANTER ET SCANDER DES SLOGANS DU DÉBUT À LA FIN DE LA MANIF. A L'APPEL DE COLLECTIFS ISRAËLIENS ET PALESTINIENS, UNE GRANDE MANIFESTATION POUR LES DROITS DES PALESTINIENS A EU LIEU À JÉRUSALEM, RASSEMBLANT ACTIVISTES ISRAËLIENS ET PALESTINIENS DE JERUSALEM EST. A PLUSIEURS MOMENTS, DES COLONS POSTÉS LE LONG DU CORTÈGE AGITAIENT DES DRAPEAUX EN CRIANT DES SLOGANS SIONISTES. POLICE ET ARMÉE ÉTAIENT PRÉSENTES EN NOMBRE POUR ENCADRER LE CORTÈGE. / YANN RENOULT





MANUEL LAUTI

PHOTOGRAPHIE

M COMME LAUTI

M.C.M | PHOTOGRAPHIE

LE TRAJET À PIED QUI VA DE MANNEKEN PIS, CHAPELLE POUR SE CLÔTURER DANS LES MAROLLES NE VOUS DIT PEUT-ÊTRE RIEN D'UN POINT DE VUE GÉOGRAPHIQUE SI VOUS NE CONNAISSEZ PAS BRUXELLES. C'EST DANS SON QUOTIDIEN PÉDESTRE QUE MANUEL LAUTI A VOULU RENDRE HOMMAGE À SA VILLE D'ADOPTION.

SÉRIE TRÈS CONTRASTÉE OÙ LA BEAUTÉ PREND NAISSANCE DANS UN PROCESSUS SIMPLE MAIS BIEN RÔDÉ : QUELQUES PELLICULES DE TRI-X ET DU RODINAL, L'IMPACT VISUEL EST INDÉNIABLE POUR CET AMOUREUX DE L'IMAGE QUI N'EST PAS SANS FAIRE PENSER À DE GRANDS NOMS DE LA PHOTOGRAPHIE DE RUE.







F.A : Ta série prend comme toile de fond la ville de Bruxelles en Belgique. Beaucoup de photographes sont intimement liés à leur muse personnelle. Comment as-tu créer cette étroite relation avec Bruxelles et en quoi celle-ci fait-elle partie intégrante de ta démarche photographique ?

M.L : Mon premier contact avec Bruxelles remonte à quelques années déjà ; connaissant peu cette ville, je souhaitais aller au-devant des gens, de leur histoire et ce notamment, en leur tirant le portrait.

Habitant à ce moment-là sur Schaerbeek, commune importante de la cité bruxelloise, un projet important a pu éclore avec « *Schaerbeek sur la pointe des pieds* » mon premier livre paru en 1998.

La série M.C.M (Manneken pis, Chapelle, Marolles), quant à elle, est née d'un trajet en ligne droite ou presque, que je parcours très régulièrement. C'est aussi un journal de bord qui imprime la cadence de mes pas en présence d'un lieu ou d'une personne. Les temps présents et passés se mêlent et l'insignifiant nourrit l'essentiel.

Mon travail consiste à capter la fragilité d'un instant ce qui, sur le long terme, fait ressurgir une part de soi, une part de ma sensibilité.

F.A : Entre poésie et réalité, tes clichés sont le fruit de ton regard que tu as porté sur la société qui t'entoure. Tu sembles t'insérer dans la grande tradition des photographes de rue à la « Belle Epoque » de ce mouvement. Qu'est-ce qui te touche, te fait frémir et t'enrichit en pratiquant ce style photographique ? Comment perçois-tu ta démarche personnelle ?

M.L : L'essence même de ma démarche photographique est de marier la lumière et l'humain dans son environnement ; explorer son quotidien, sa mouvance chargée par ses embarras et habitée par ses habitudes me fascinent. C'est cela le cœur de la série M.C.M : tenter au hasard des rencontres.

Je perçois mon approche comme une envie de partager ce questionnement intime du réel et comme un éternel émerveillement sur ce que les autres ne voient pas ou plus. C'est une démarche toujours en mouvement, une douce alerte, comme pour ne pas perdre ce qui fuit déjà, chose que l'on n'apprend pas dans les écoles de photographie.

F.A : La poésie de la rue fait souvent référence à l'instant décisif de Cartier-Bresson. On sent une réelle influence de cette époque dans ta manière de photographier. L'époque où une bonne paire de chaussures était tout aussi important que l'appareil. Comment ces maîtres ont-ils réellement influencé ton travail et dans la philosophie photographique qui construit ta vision ainsi que ta démarche ?

M.L : J'aime beaucoup les ouvrages de HCB, Doisneau et Kertesz mais je préfère être inspiré qu'influencé. Je pense qu'il est important de photographier comme soi-même et non comme le clone de quelqu'un. Cependant, il existe un vocabulaire dans leurs images dans lesquelles, ta sensibilité ne peut être que touchée et imprégnée comme les premières notes d'un vinyle de Chet Baker.

Pour l'anecdote, mes paires de chaussures sont à l'image de mes clichés ; j'aime quand elles ont vécu les intempéries, les « draches nationales » ; à bat les pompes neuves où l'on peut se regarder dedans !

F.A : Ce qui me fait vibrer est le matériau brut que dégage chaque photographie. On dirait une bonne vieille tri-x avec un révélateur Rodinal pour faire éclater le grain. Quelle relation existe-t-il entre ta démarche et le matériel que tu utilises ? En quoi celui-ci sert-il ta démarche, le fantasme pré-cliché et le rendu définitif de ta série ?

M.L : Que ce soit le film ou l'usage du format, une fois adopté et non le contraire, le matériel doit te laisser libre et plein d'audace. Il y a d'abord le moment photographié, puis l'attente jusqu'au développement qui, comparable à une vibration que l'on ressent, résonne en toi alors que tu n'as même pas encore idée du résultat... C'est à chaque fois la même émotion, tu te dis que « *c'est une partition que tu ne pourras jamais revisiter* » ...

F.A : Après 30 années de photographie, tu as bien quelques secrets d'expérience à partager avec le passionné novice que je suis. Qu'aimerais-tu partager sur ta vision de la photographie avec moi ? Quelles recettes utilises-tu pour développer tes négatifs par exemple ? Quel petit secret au niveau de la prise de vue gardes-tu précieusement pour toi ? Qu'est-ce que l'expérience t'a appris lorsque l'on pratique une démarche photographique de rue ?

M.L : Des secrets, faut-il encore en détenir

les clefs ... ! Si tu as un œil et le simple, tu apporteras une force à ton cliché. Apprends à lire la lumière, regarde son traitement et son emploi chez Vermeer, Van Dijk. Ne t'embourbe pas dans du matériel ; dans le fond, ce n'est pas l'appareil qui fait la photo. Côté film, c'est de la TRI- X développée dans du Rodinal, le tout accompagné de Mozart, Vivaldi, Bach pour les élans de baguette dans la cuve.

Une ruse de coyote sur le terrain ; anticiper une situation et savoir attendre sans se faire remarquer. Pour le reste, je ne veux pas occulter par des recettes de "Pompette" et des pollutions intellectuelles le désir premier qui est de se faire plaisir.

F.A : Entre tes différents projets et commandes, tu as travaillé avec des partenaires journalistiques belges et européens ainsi que de nombreuses associations comme la Fondation Roi Baudouin. Y a-t-il une dynamique qui se crée entre ta démarche personnelle et professionnelle ? A l'heure actuelle, comment un photographe peut-il réussir à intéresser la presse notamment pour gagner sa vie avec son objectif ?

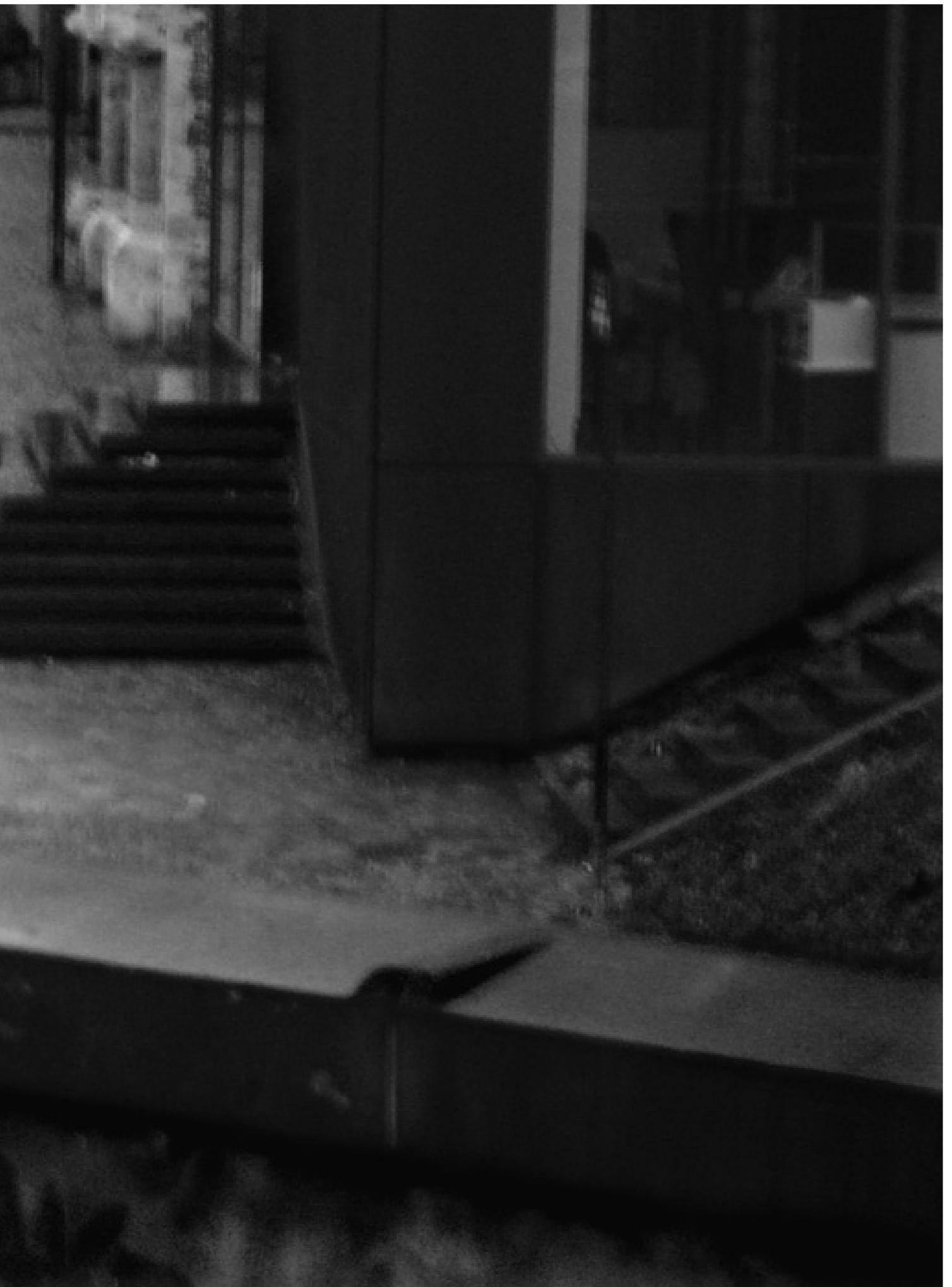
M.L : Il faut connaître son métier de base, travailler des sujets sous des angles différents sans chercher à devenir pour autant le photographe du système qui détruit le processus créatif. La cuisine est passée par le moléculaire, de grâce pas la photographie !

La diversité et la variété sont pour moi, un enrichissement tant au niveau performances techniques qu'au niveau des relations humaines. La démarche professionnelle génère avant tout une remise en question de soi ; quand tu n'es plus seul, tu penses à ta famille « *c'est le beurre dans les épinards* ». C'est la même chose pour le travail ; tu investis beaucoup de ta personne, de ton temps mais dans les projets comme dans les commandes, l'énergie est la même, toujours aussi vive.

Aujourd'hui, c'est encore un métier de solitaire ; la société très individualiste ne facilite pas les échanges avec les autres et c'est à ces moments-là que les encouragements de Martine, mon épouse, aident à l'épanouissement de ma créativité et cela sonne vrai.

Ce matin, devant la fenêtre du salon, la lumière est belle, j'observe, je suis bien...















ALBAN LÉCUYER

PHOTOGRAPHÉ

A COMME LÉCUYER



DOWNTOWN CORRIDA | PHOTOGRAPHIE

PLUS QU'UNE SÉRIE PHOTOGRAPHIQUE METTANT EN SCÈNE LA DESTRUCTION D'IMMEUBLES DANS L'ESPACE URBAIN, ALBAN LÉCUYER PROPOSE UNE RÉFLEXION QUI DÉPASSE LA SIMPLE VISUALISATION DE SES IMAGES.

FAISANT CLAIREMENT RÉFÉRENCE À DE GRANDS ARTISTES TEL QUE GIORGIO DE CHIRICO, CE PHOTOGRAPHE À DANS L'OPTIQUE DE PROPOSER UNE MANIÈRE DE RÉAGENCER LA VISION ET LA (DÉ)CONSTRUCTION DE NOUVELLES FORMES ARCHITECTURALES EN MONTRANT LA FASCINATION DES BADAUDS FACE À CETTE NOUVELLE REPRÉSENTATION.

Magazine photographique
Focale Alternative

F.A : Ta série « *Downtown Corrida* » veut figer la destruction d'immeubles en les faisant poser dans leur contexte urbain. Que recherches-tu derrière le travail mis en place de cette série ? Quelle métaphore ou message voudrais-tu mettre en avant à travers tes images ?

A.L : Dans la ville contemporaine européenne, on trouve d'un côté un patrimoine historique de centre-ville assez fragile, que la société a décidé de préserver, de l'autre un habitat périphérique massif, très solide, et néanmoins précaire. C'est du fast-building, construit dans l'urgence et mal entretenu, une sorte de logement jetable. Au Japon, par exemple, la structure de certains immeubles récents comprend un mécanisme hydraulique destiné à faciliter leur démolition future. Quelles racines, quelle appropriation peut-on envisager dans un lieu qui contient en germe sa propre disparition ?

En mettant en scène la démolition d'un habitat protégé, durable, j'ai voulu montrer le rôle que jouent les démolitions par implosion dans la dépréciation globale de certains territoires. À travers ces disparitions brutales, très primaires, on semble vouloir dire qu'on a, collectivement, commis une erreur architecturale et qu'on souhaite l'effacer au plus vite, ne pas la transmettre. Cela renvoie évidemment à la notion d'oubli, et à la place des banlieues dans l'histoire de la ville. Pour écarter les considérations esthétiques, géographiques ou sociales associées à la question du logement collectif, j'ai choisi de transposer ces événements dans un contexte périurbain, de mettre en place un environnement fictif où l'échelle des valeurs entre les différentes architectures serait un peu atténuée.

F.A : La symbolique de l'arène est très présente dans cette série. La mise à mort devient un lieu de rencontre et d'amusement. De plus, tu relies cette série au travail du peintre Giorgio de Chirico. Pourquoi vouloir créer un pont entre ta démarche et celle de ce peintre ? En quoi le surréalisme de Chirico et l'improbable mouvement de tes photographies sont-elles liées ?

A.L : La symbolique des chantiers de démolition – le périmètre de sécurité, la convergence des points de vue vers un objet unique, l'écran de fumée, au propre comme au figuré, provoqué par le dynamitage – révèle le cloisonnement permanent de la ville. Un milieu où le regard heurte sans cesse les limites d'une



propriété, d'un périmètre, et échoue à se projeter dans une temporalité lisible. On retrouve ce confinement et ces perspectives impossibles dans les peintures des années 1913 et 1914 de Giorgio de Chirico. L'Énigme de l'arrivée et de l'après-midi, Le Voyage angoissé, La Récompense du devin, la Gare Montparnasse : ces tableaux sont tous construits autour d'un horizon interrompu, sans issue immédiate, qui enclot des personnages à la limite de l'aliénation.

Le mouvement, ou plutôt l'absence de mouvement sur laquelle repose ma série, fait



ALBAN LÉCUYER

référence aux photographies amateurs prises lors d'implosions d'immeubles : en figeant la séquence de l'écroulement, ces instantanés élaborent des architectures nouvelles, disloquées et déséquilibrées, des formes parfaitement contemporaines. C'était une manière, pour moi, de rappeler qu'on peut encore envisager un habitat social plus ambitieux et plus créatif.

F.A : Au premier abord, le lecteur verrait comme centre de tes images la destruction d'un patrimoine urbain. Après une lecture approfondie, ce sont les badauds voyeurs qui prennent petit à petit la

place centrale. La destruction est-elle un prétexte au voyeurisme au final ?

A.L : L'implosion d'un immeuble attire un public très large, bien au-delà du quartier ou de la ville concernée. On veut croire à l'effacement quasi-instantané de plusieurs milliers de tonnes de béton, on veut éprouver, concrètement, la disparition de centaines d'appartements et de toutes les réalités qu'ils contiennent. Après l'effondrement, généralement, les gens applaudissent. On est au théâtre, ou au cinéma, dans le fait divers aussi. Chacun peut avoir le sentiment d'avoir pris part à un événement qui, en réalité, lui







échappe. Les personnages situés au premier plan de mes images traduisent la place de l'individu confronté aux bouleversements de son environnement : une place instable entre curiosité et désarroi, entre amusement et sentiment de dépossession.

Depuis quelques années, les acteurs institutionnels (les offices publics de l'habitat, les municipalités, les entreprises de démolition, etc.) ont pris conscience de la dimension spectaculaire et populaire des démolitions par implosion. Les opérations de communication organisées autour de l'événement leur permettent de replacer un processus fondé sur un échec, celui des précédentes politiques du logement, dans une perspective positive.

F.A : Alors que « *Downtown Corrida* » permet une réelle réflexion entre l'amusement du citoyen et la perte d'un urbanisme pensé au profit d'un logement rapide, tu sembles entrer dans une logique où l'urbanisme sert de toile dans une trilogie photographique où « *Downtown Corrida* » n'est que la première face. Que vises-tu et que recherches-tu en proposant un triptyque en série ?

A.L : Cette série de travaux, réunis sous le titre générique *Distant Places*, explore les différentes représentations de la ville présentes dans l'espace public : la spectacularisation grandissante des opérations de renouvellement urbain avec *Downtown Corrida*, la représentation commerciale de l'architecture proposées par les différents acteurs du marché de l'immobilier (série *Ici Prochainement*, actuellement en cours d'élaboration), ou encore la vision artistique de l'habitat à travers les travaux préparatoires des cabinets d'architectes (série *Cocktail*, en projet). Il est probable que la série s'enrichisse d'un quatrième volet consacré à la transformation de l'espace urbain par la publicité. Toutes ces iconographies sont intéressantes parce qu'elles impriment une distance entre l'idée qu'on se fait de la ville et l'usage réel des lieux.

F.A : Au fil du temps, tu sembles t'orienter de plus en plus vers une intellectualisation de l'aspect urbain dans tes images. Comment as-tu créé cette relation qui te lie à cette architecture urbaine ? Comment vois-tu ce lien et en quoi celui-ci te sert d'enrichissement personnel ainsi que photographique ?



ALBAN LÉCUYER

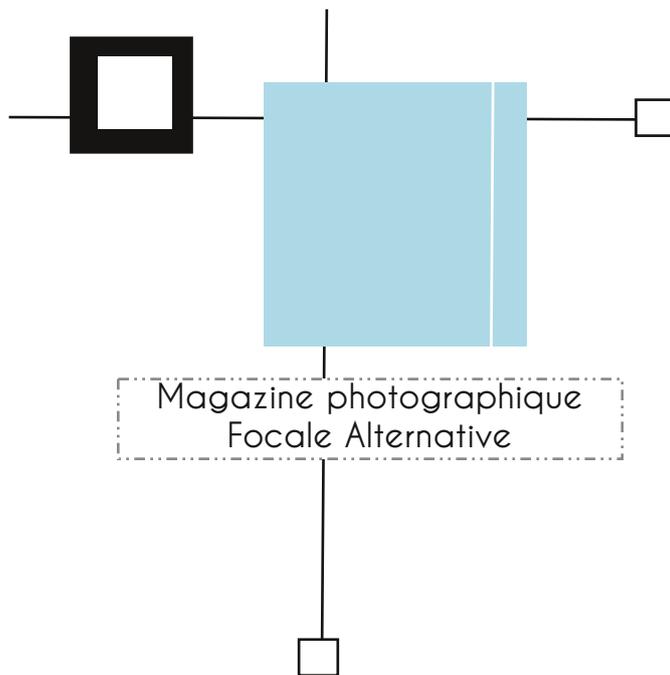
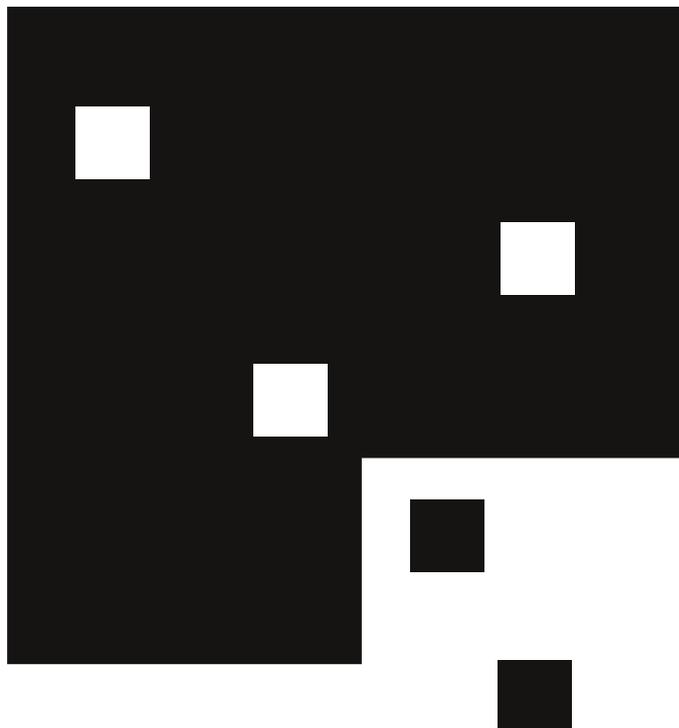
A.L : J'ai grandi dans un lieu assez peu lisible, entre ville nouvelle et vestiges historiques, qui ne m'a pas permis de comprendre comment fonctionne l'espace urbain. Par la suite, j'ai découvert qu'on pouvait théoriser la ville et l'appréhender à travers un certain nombre de grilles de lecture.

Au moment d'entamer un projet, j'ai d'abord en tête des écrits – la littérature de Bruce Bégout, par exemple, les analyses de Renzo Piano ou les pamphlets de Franco La Cecla – dont j'essaie de trouver une traduction intelligible en images. C'est l'idée d'une photographie qui ne vit pas en vase clos, mais qui au contraire se nourrit de toutes les matières environnantes : la peinture, évidemment, le cinéma, la littérature, l'actualité, etc.

F.A : Entre un prix SFR Jeunes Talents, de nombreuses expositions et une participation remarquée au festival Circulation(s) de Paris, tu sembles te faire petit à petit une place à travers tes différentes démarches photographiques. Ton parcours ne s'arrête pas là car, d'une certaine manière, la genèse de ton travail était plus journalistique qu'artistique. En quoi ce parcours comme rédacteur ou acteur de plusieurs revues t'a-t-il apporté dans ta démarche actuelle ?

A.L : Je crois qu'il s'agit d'un cheminement logique. Quand je réalisais des reportages sur le terrain, souvent consacrés aux problématiques d'exclusion sociale et territoriale, j'abordais la ville à l'échelle atomique : l'unité singulière d'une ou de plusieurs existences, là où l'individu a très peu d'emprise sur son environnement. La ville se fait et se défait autour de lui pour des raisons le plus souvent inconnues, et il doit en permanence s'adapter à de nouveaux repères spatiaux, à une nouvelle topographie.

En définitive, mes projets ne peuvent aboutir qu'à partir du moment où l'approche à taille humaine et la dimension théorique trouvent un point de rencontre.

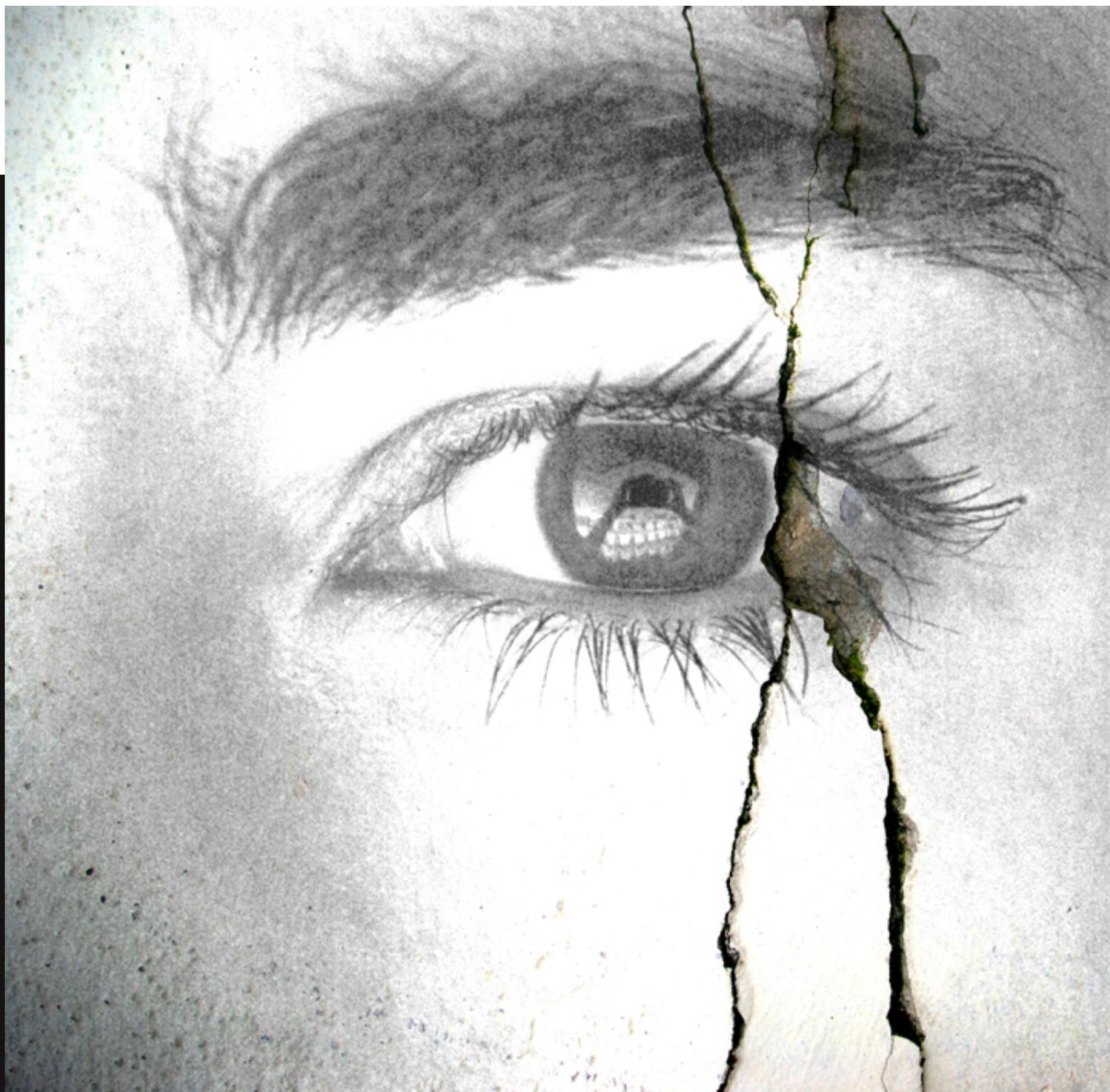












CICATRISTES / KARINE ZIBAUT

PHOTOGRAPHIE

K COMME ZIBAUT



BODY OF SOUL | PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHE KARINE ZIBAUT PROPOSE UN VOYAGE INTÉRIEUR OÙ LA PHOTOGRAPHIE EST UN MOYEN DE FAIRE ROUTE VERS UNE PROPAGATION DE SES SENTIMENTS ENFOUIS.

POUR RÉSUMER SA SÉRIE, LA PHOTOGRAPHE L'EXPRIME EN CES MOTS : "MON CORPS FONDU DANS LA MATIÈRE DEVIENT VIBRANT MESSAGER, UNE PORTE OUVERTE VERS L'AUTRE. LE CORPS PROTECTEUR, CARAPACE, AMORTISSEUR, COMPLICE, CAMOUFLAGE, S'OUVRE ENFIN ET DONNE À VOIR L'INTÉRIEUR, L'ÂME QUI L'HABITE. LA MATIÈRE COMME UNE MAIN TENDUE PREND LA PLACE DU MOT ET DONNE À SENTIR, LE CORPS VIBRANT. SIMPLEMENT VIVANT."



FEMME GIRAFE / KARINE ZIBAUT

F.A : La série « *Body and Soul* » est une série de photographies imagées entre les sentiments qui rongent et le corps qui se gorge des sensations que le cœur lui dicte. As-tu, à la genèse de cette démarche, voulu au départ cette « *surimpression* » poétique dans l'image et l'imagination du lecteur ?

K.Z : *Body and Soul* est un travail sur l'intériorité, les sentiments. Tout ce que l'on emmagasine dans le corps au cours de la vie. On pense souvent pouvoir enfouir le tout très loin, l'oublier même. C'est ce qui nous permet d'avancer. Mais tout est là. Le corps est une maison qui contient toute notre histoire. Il suffit d'un rien pour que la mémoire cellulaire se réveille.

La genèse c'est le travail d'un auteur. Je cherche à être dans le ressenti pour le transmettre. Le "beau" en soi ne m'intéresse pas... J'ai souvent l'impression de travailler de la glaise, de graver. C'est très physique !

Je n'ai rien voulu. A partir du moment où j'ai eu besoin de travailler sur mon corps, je ne me suis plus arrêtée. C'était un travail personnel. Jamais je n'aurais pensé le partager, l'exposer, l'éditer ! D'ailleurs les mots pour parler de ce travail ont mis du temps à venir. Je n'avais rien à rajouter. Tout était dans l'image. Mais il a bien fallu écrire. L'image devrait se suffire à elle-même.





D'ailleurs je n'ai jamais posé. J'ai photographié mon corps à main levée, matière prise au fur et à mesure. Dans la chronologie des images, elles vont de plus en plus vers la douceur et la sensualité. Il était temps que je m'arrête alors. Je basculais dans autre chose.

Peut-être y a-t-il plus de souffrance tout simplement car c'est elle qu'on essaie d'enfourer ? La joie, le bonheur, le plaisir se partagent au quotidien. Ces sentiments ont nourri d'autres de mes séries.

F.A : « *Body and Soul* » est une symbolique imagée où chaque lecteur peut se projeter, se reconnaître ou se laisser porter par son imaginaire. Avais-tu conscience lors de la maturation de ce projet de permettre au lecteur une projection de lui-même dans tes photographies ? En quoi la photographie symbolique « participative » est-elle importante à tes yeux ? En avais-tu conscience ?

K.Z : J'aimerais te répondre simplement avec cet extrait de la chanson "Just Kids" de Patti Smith. « *Dans mes phases de découragement, je me demandais à quoi bon faire de l'art. Pour qui ? Est-ce que nous donnons vie à Dieu ? Est-ce que nous nous parlons à nous mêmes ? Pourquoi se consacrer à l'art ? Pour se réaliser, ou pour la beauté du geste ? Ajouter au surplus semblait pure complaisance à moins d'avoir à offrir une illumination.* »

Je n'avais aucune conscience de ce qui est un vrai bouleversement pour moi. Cette série vit et voyage. Elle a une force interne et se débrouille très bien sans moi. Pourquoi proposer nos images ? Quand elles ont leurs vies propres, qu'elles font sens pour d'autres ? Vu comme cela, ça me va.

F.A : La métaphore que livre tes photographies est l'envers du décor. Il brise les apparences pour témoigner d'un certain mal-être qui ronge tes personnages. J'ai l'impression de lire beaucoup de mélancolie couplée à une certaine souffrance. Pourquoi ne pas avoir retranscrit également un sentiment de bonheur, de fantasme ou de plaisir ? La tristesse était-elle une inspiration plus facile que le bien-être ?

K.Z : Les photos brisent des apparences, en partie nécessaires. Imagine notre vie sociale autrement... Ce serait un enfer ! Tu parles de personnages. Mais c'est moi. *Body and Soul* ne pouvait exister qu'en étant un travail très personnel.

Body and Soul m'a permis de faire des rencontres fabuleuses. Comme si en brisant les apparences, elle brisait un tabou et libérait un langage. J'ai reçu des textes, des extraits de livre, de la musique... Les gens se l'approprient. Certaines personnes ont du mal à regarder mes images. Elles les amènent là où elles n'ont pas envie d'aller regarder. C'est respectable. Je le comprends très bien. Mais chaque fois qu'une de ces photographies part vivre chez quelqu'un, c'est une joie énorme. Elle est réinvestie.



PRISE À LA GORGE / KARINE ZIBAUT





SO BEAUTIFUL TO ME / KARINE ZIBAUT

F.A : « *Au-delà de tous les mots, l'image s'est imposée, vitale.* » Dans la première phrase de cette série, tu sembles exprimer une évidence que toi seule connais. Tu sembles exprimer l'évidence photographique au-dessus de la forme écrite. Comment vis-tu le principe même de photographie ? Est-ce que par cette affirmation, ta série serait-elle la métaphore visuelle que l'image est plus forte qu'un simple discours ?

K.Z : Je fais en photo ce qui pour moi ne s'exprime pas autrement. L'image paraît plus forte, plus proche du symbole, plus signifiante que tant de mots. Dans le dialogue qui naît parfois entre mot et image, se crée une entité nouvelle. Et très vite, le désir de vidéo s'impose.

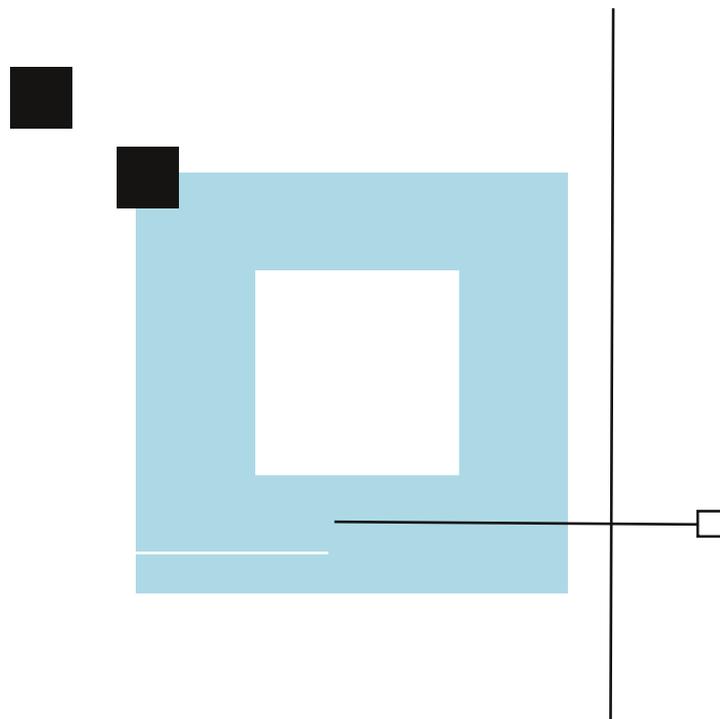
Il y a un conte coréen que j'adore sur trois dragons. Après une vie de travail, un peintre trace pour son prince trois traits de couleurs. Le monarque fou furieux le jette en prison. Mais la nuit venue, chaque trait devient dans l'imaginaire du roi endormi un puissant dragon. Je rêve de tracer ce trait. La mission est impossible, mais c'est ce qui me motive. Trouver le mot symbole, l'image symbole, qui rassemble un tout, pourra se délivrer à celui qui le regarde. Un ami dessinateur m'a dit un jour que mes photographies évoquaient pour lui des calligraphies. C'est la plus belle chose que l'on m'ait dite !

Ce que j'aime avant tout c'est la route. Chercher avec l'intime conviction d'être dans la bonne direction. Les prochains travaux mixeront plusieurs techniques : dessin, photographie, encre, vidéo. Plus je mixe, plus nette me semble ma ligne d'horizon. Les techniques se mélangent au service de la seule direction possible : l'essence de l'émotion à délivrer. L'objectif étant de la délivrer la plus juste, la plus pure.

Aujourd'hui, je suis complète. Je n'ai rien à demander à part travailler, chercher, être honnête, être libre, être traversée et oser avec passion. Et encore oser...

F.A : Là où tu exprimes véritablement l'envie que le lecteur puisse se projeter dans tes photographies, tu exprimes ta personnalité dans cette démarche. En quoi une partie de toi-même est-elle démontrée dans « *Body and Soul* » ? Si on veut pousser cet aspect philosophique plus loin, à partir de quel moment le lecteur te rencontre-t-il lorsqu'il s'immerge dans tes images ?

K.Z : Quand j'ai écrit ce texte, j'avais déjà vécu ce partage. C'est un constat, plus qu'une envie. Mais bien sûr, j'ai envie que cette magie continue à opérer ! Je me suis passée au scanner, donc forcément, je ne cache pas grand chose. Je ne suis pas vraiment à mon avantage d'ailleurs.

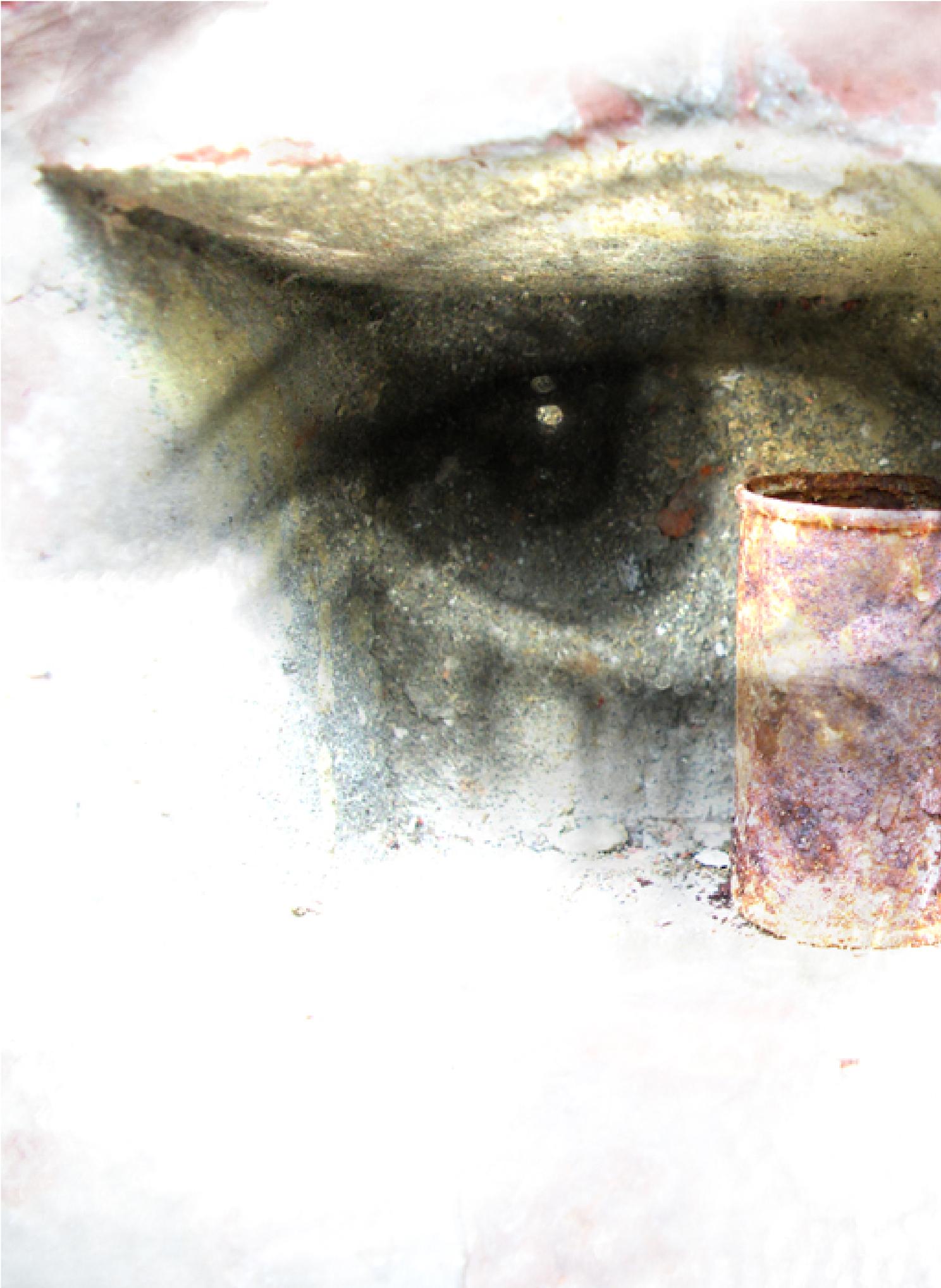


Je ne peux pas répondre à ta question sur la rencontre, je ne sais pas. J'ai appris qu'une même image était ressentie de façons tellement différentes. Là où tu vas ressentir de la douceur, un autre pleure. Et vice versa. Je préfère donc me taire ! Cela tue la magie d'expliquer et empiète sur l'imaginaire de l'autre. Le plus joyeux n'est pas qu'un lecteur 'me rencontre', mais qu'il s'approprie la photographie, qu'elle devienne médium, langage. 'JE' n'ai aucun intérêt pour le 'lecteur' mais quand l'image continue son voyage à travers le regard d'un autre, c'est un véritable cadeau.



RESPIRE / KARINE ZIBAUT









LA MANIFESTATION PACIFISTE CONTRE L'OCCUPATION DU VILLAGE DE BIL'IN FINI TOUJOURS EN CONFRONTATION ARMÉE ET PAR L'AGRESSION DES SOLDATS ISRAËLIENS QUI LANCENT DES BOMBES LACRYMOGÈNES, BALLE EN PLASTIQUE ET PARFOIS MÊME DE VRAIES BALLE / ZIA ZEFF

PHOTOGRAPHIE

Z COMME ZEFF



RANI, UNE HISTOIRE PALESTINIENNE | PHOTOGRAPHIE

"CONSTATER CE « PHOTO-ACTIVISME » DE LA MANIÈRE LA PLUS ENGAGÉE CHEZ RANI QUI TÉMOIGNE AVEC ASSIDUITÉ DE SON OEIL EXCELLENT CHAQUE MANIFESTATION, SEUL SUR SA CHAISE ROULANTE AU MILIEU DES GAZ LACRYMOGÈNES ET DES BALLEs, FAISANT TOUT DE SA SEULE MAIN VALIDE, M'A DONNÉ UN RESPECT INFINI POUR CET HOMME INCROYABLE."

C'EST EN CES TERMES QUE LA PHOTOGRAPHE ZIA ZEFF M'A FAIT DÉCOUVRIR SON TRAVAIL. CETTE SÉRIE EST POIGNANTE ET PERCUTANTE. D'UNE VISION HUMAINE TRÈS PARLANTE, ZIA ZEFF TÉMOIGNE AVEC COEUR D'UN ACTIVISME CONTRE L'OPPRESSION ISRAËLIENNE D'UN CÔTÉ ET LE COURAGE DE RANI DANS SON COMBAT DE TOUS LES JOURS DE L'AUTRE.

Magazine photographique
Focale Alternative

F.A : « *Rani, une histoire palestinienne* » est un regard que tu as porté sur le conflit Israélo-palestinien. Plus que de simples clichés conventionnels de luttes armées, tu as voulu porter un regard humain en suivant un bout de la vie de Rani et des convictions qu'il défend. Comment s'est déroulée cette rencontre improbable entre ce militant et le travail photographique que tu menais en Palestine ? ?

Z.Z : Je réalisais un reportage sur « *Les femmes combattantes pour la paix dans le conflit israélo-palestinien* » pour une ONG française (ESMA), lorsque j'ai rencontré Rani Burnat dans la manifestation hebdomadaire de son village, Bil'in. Son histoire m'a beaucoup touchée et le fait qu'il soit photographe m'a immédiatement donné envie de réaliser une histoire sur sa vie. Rani et sa femme ont exactement mon âge, 30 ans; J'aurais pu vivre les mêmes expériences si j'étais née palestinienne. Nous sommes vite devenus de très bons amis. Ils m'ont alors gentiment invité chez eux pendant plus de 2 semaines, dans leur petite maison au coeur du conflit. J'ai donc eu le privilège de vivre leur quotidien et de capter des moments de leur vie intime.

F.A : Dans ce reportage, c'est le quotidien de Rani qui est mis en avant mais la toile pesante du conflit Israélo-palestinien pèse sur chaque photographie. Traiter d'un homme paralysé dans un conflit armé aurait pu tomber dans un certain misérabilisme. Comment as-tu pratiqué ta photographie en évitant ce piège ? Comment es-tu entrée dans son quotidien pour que Rani devienne un ami et non homme en chaise roulante en Palestine ?

Z.Z : Mon idée n'était pas de m'apitoyer sur le sort de Rani. Au contraire, je voulais montrer son engagement et sa force de vivre face à une situation injuste. Pour moi, Rani est un guerrier pacifiste des temps modernes ! J'ai un profond respect pour cet homme et sa famille. Je voulais donner une autre image des palestiniens, loin des clichés des terroristes; ce sont des gens comme nous, qui essaient de vivre normalement avec leur famille et d'être tout simplement heureux, bien que leur quotidien soit difficile. Ils demandent juste que leurs droits humains soient respectés !

F.A : Ta manière de travailler est dans une mouvance photojournalistique avec un humanisme militant revendiqué. Loin d'être simple spectatrice, je sens que tu aimes aller dans les détails les plus infimes que tu retranscris avec minutie dans ton



synopsis. En quoi pratiquer un aspect journalistique engagé sert-il ta photographie profonde ?

Z.Z : Je me considère comme une photo-activiste car sur chaque sujet que je traite je suis engagée à 200%. Je suis indépendante afin de travailler uniquement sur des sujets qui m'intéressent vraiment. Si je ne le sens pas dans mes tripes, je ne le fais pas ! Lors de mes investigations, je donne de mon temps et de mon énergie de manière bénévole dans des associations. J'ai entre autre été infirmière des rues en Inde (il faut avoir le coeur bien accroché !), professeur d'anglais au Yémen, j'ai replanté des arbres en



Amazonie, manifesté pour des causes justes aux cotés des opprimés... Je ne comprends pas ces journalistes égoïstes "vautours de l'info", qui ont perdu leur humanité et ferment leur coeur alors qu'ils essaient de témoigner d'une situation grave ! J'essaie d'apporter une vraie valeur documentaire, humaniste et sociale à mon travail. Mes reportages sont toujours de longues investigations de plusieurs mois de recherches avant et sur le terrain. Je vis chez l'habitant, je m'immerge complètement dans le monde que j'essaie de comprendre et de retranscrire via mon art. Je ne recherche pas le 'scoop', je veux montrer ce que les news ne montrent que trop

rarement, l'autre côté des conflits, la vie quotidienne de ces gens qui survivent tant bien que mal ! Je ne peux envisager un reportage sans portrait, ce sont les regards qui m'intéressent, les gens qui vivent et portent leur vie devant mon objectif aux yeux de tous.







LE CAPITAINE DES SOLDATS ISRAËLIENS LANCE UNE BOMBE LACRYMOGÈNE À RANI ALORS QU'IL NE PREND QUE DES PHOTOS / ZIA ZEFF

F.A : Es-tu une photographe qui témoigne ou un journaliste qui photographie ?

Z.Z : Je dois être un peu des deux. Mais surtout je suis une humaine qui va à la rencontre des autres. C'est la rencontre, l'échange, le partage d'un moment de vie qui m'intéresse. J'aime être sur le terrain, voir, témoigner de mon expérience. J'essaie de comprendre comment le monde tourne, et pourquoi tout est si compliqué ! J'aime me confronter à des situations parfois difficiles mais très enrichissantes.

F.A : La vie de Rani est une réelle lutte contre l'oppression d'Israël sur les territoires palestiniens. Malgré les continents qui vous séparent, tu ressembles étrangement à homme en mettant en avant une sorte de « photo-activisme » dans tes différents reportages. Penses-tu que tu privilégies l'activisme au profit d'un aspect journalistique ?

Z.Z : Si être journaliste veut dire être totalement neutre, je ne le suis pas ! Je me placerais toujours selon mes opinions morales, et mon cœur penche définitivement du côté des opprimés. J'essaie cependant de toujours garder un esprit critique et de faire la part des choses entre mes sentiments et la réalité. Fondièrement, je ne pense pas que l'on puisse faire du journalisme sans subjectivité, il y aura toujours un point de vue dans la photographie, c'est justement ce qui fait sa magie. La photographie est un outil formidable d'expression !

F.A : Comment arrives-tu à faire la part des choses entre sentiments, témoignages et réalité ? Comment gères-tu cela au quotidien de manière concrète ?

Z.Z : J'essaie d'aller à la rencontre de tous les protagonistes d'une histoire et de me forger une opinion personnelle. Je ne crois rien ni personne avant d'avoir vu leurs actions sur le terrain. Je lis beaucoup mais attend de voir sur place ce qui se passe réellement avant d'émettre mes opinions sur un sujet. Par l'"acte photographique", je cherche à comprendre et à témoigner d'une réalité complexe, à me rapprocher de l'Autre tout en informant, avec une subjectivité assumée.

F.A : Entre « *Les chamans d'Amazonie Péruvienne* », les enfants des rues en Inde, les réfugiés au Yémen ainsi que le sort des femmes dans certaines contrées, ton oeuvre photographique témoigne d'un intérêt pour les minorités dans le monde. Comment a mûri cet aspect, idéal et envie

" JE VIS Désormais sur une chaise roulante, ne pouvant utiliser qu'une seule main valide. Malgré tout, cela ne m'empêche pas de revendiquer mon opinion et de dire non à l'occupation, non à l'oppression, non à l'injustice, non à l'emprisonnement politique, non au mur de l'apartheid, non aux colonies...

JE VEUX croire à la paix, à la liberté et à l'indépendance de mon pays même après plus de 63 ans d'occupation. "

Synopsis de "Rani, une histoire palestinienne"



photographique au fond de toi ?

Z.Z : En effet, les minorités me fascinent par leurs particularités. En fait, je pense que beaucoup de gens se reconnaissent dans une minorité, un groupe restreint, comme une famille de condition de vie. J'ai grandi dans une cité HLM avec une mère artiste, hippie et féministe. Arrivée en France à l'âge de 5 ans d'Espagne, d'un père argentin, je me suis toujours sentie différente. De là vient sans doute mon envie d'aller à la rencontre des gens différents ! Je suis une curieuse invétérée du monde, comme un moteur interne qui ne s'arrête jamais.

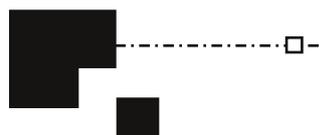
A 18 ans j'avais déjà fait le tour de l'Europe en auto-stop tout en passant mon Bac. J'ai vite compris la chance que j'avais d'être une femme libre et que le fait d'avoir un passeport européen m'ouvrait des portes que finalement peu de gens avaient. Un bon Karma comme disent certains, alors je ne veux pas gâcher cette chance et croquer la vie à pleine dent.

Après des études d'Art, de Biologie, d'Anthropologie et de Cinématographie, je suis revenue à mon premier amour: la Photographie. Mon rêve est que ma photographie touche

profondément les gens et serve vraiment à quelque chose.

F.A : Pourquoi avoir voulu devenir une sorte de « veilleur » et de défenseur photographique au final ? Quel enrichissement ressens-tu lors de tes reportages ?

Z.Z : Mes expériences, mes rencontres et voyages me remplissent d'un sentiment d'euphorie. J'aime bouger physiquement et mentalement. Je ne changerai ma vie pour rien au monde. L'enrichissement matériel n'est pas mon but existentiel. Je veux m'enrichir d'expériences et les faire partager. J'ai une soif intangible de 'voir', de ressentir et de comprendre le monde. Enfant, je passais des heures à tourner mon globe lumineux, je faisais des listes de pays et d'endroits que je voulais voir. J'ai toujours ces listes et compte bien tout faire !



DRAPEAU PALESTINIEN MIS À MAL PAR
LES BOMBES LACRYMOGÈNES LORS
D'UNE MANIFESTATION / ZIA ZEFF



F.A : La question qui suit est si courante et en même temps si fondamentale pour ceux qui se sentent l'âme de devenir les témoins de l'humanité. Quels petits conseils donnerais-tu à tous les photographes désirant monter un véritable reportage

photographique ? Quelles sont les ficelles que ton expérience t'a apprises au fil de tes voyages ? Quel schéma narratif utilises-tu pour raconter tes histoires ?

Z.Z : Le meilleur conseil que je puisse



donner est de suivre son coeur et d'écouter les signes. Les études et les livres peuvent nous apprendre énormément, une base nécessaire, mais l'expérience sur le terrain est la meilleure école. Alors sortez de vos 'habitudes' et regardez le monde

d'une manière toute nouvelle ! Trouvez un sujet qui vous intéresse vraiment et suivez le jusqu'au bout, l'histoire se fera d'elle-même ! Il faut persévérer dans ses passions.



RANI PREND DES PHOTOS LORS D'UNE MANIFESTATION,
TANDIS QU'UN JEUNE DU VILLAGE RELANCE AUX SOLDATS
UNE BOMBE LACRYMO MAL DÉGOUILLÉE / ZIA ZEFF







LA MÈRE ET LA SOEUR DE RANI AVEC LES ENFANTS / ZIA ZEFF



RÉHAHN CROQUEVIELLE

PHOTOGRAPHÉ

R COMME CROQUEVIELLE



CHILDREN | PHOTOGRAPHE

PARCOURIR LE MONDE À LA RECHERCHE D'AUTRES CULTURES EST LE RÊVE DE NOMBREUX PHOTOGRAPHES. RÉHAHN CROQUEVIELLE EST UN GLOBE-TROTTER QUI A TROUVÉ SA MUSE PHOTOGRAPHIQUE DANS LE REGARD DES ENFANTS.



F.A : Ta série fait partie d'une démarche qui continue de se construire dans tes voyages en mettant en scène les enfants. Où cette conception a-t-elle pris naissance et comment la démarche photographique a-t-elle évolué avec le temps ?

R.C : Il y a 5 ans que j'ai réellement commencé à voyager. Je m'intéresse beaucoup à

l'histoire, notamment la guerre froide et j'ai choisi pour première destination Cuba. Equipé d'un canon 400D, j'ai parcouru la Havane et j'ai fait la connaissance d'un chauffeur de taxi qui m'a fait découvrir le Cuba authentique. Je suis rentré dans des maisons, chez des familles et j'ai été accueilli comme si j'étais de la famille. Ce guide « improvisé » est devenu aujourd'hui, mon meilleur

ami. Nous avons conversé de longues heures sur la situation cubaine et nous nous sommes promis de nous revoir.

Ce voyage a été une révélation sur plusieurs points. Je me suis découvert une passion pour la photo et surtout pour les scènes de vie. J'ai également réalisé à quel point nous étions maître de notre existence et qu'à petite échelle nous pouvions changer les choses qui nous paraissent injustes. Je dois avouer que le retour de mon premier voyage fut non sans nostalgie et bouleversement. Je me suis posé des tas de questions existentielles et j'avoue même avoir eu besoin de quelques semaines pour reprendre pied dans ma vie. J'avais envie d'être utile, de servir à quelque chose et de voyager. J'ai alors programmé mon second déplacement au Vietnam (pays chargé d'histoire).

Quelques mois avant mon départ, j'ai intégré une association humanitaire pour les enfants pauvres de ce pays et j'ai démarré le parrainage d'une petite famille Vietnamienne à Hoi An (centre Vietnam) dont la scolarité d'une petite fille de 8 ans et celle d'une plus grande de 15 ans. Deux mois après, je suis parti à la fois à la découverte d'une nouvelle contrée mais également à la rencontre de cette famille qui, je ne le savais pas encore, allait bouleverser toute ma vie.

De là, a commencé ma passion pour les photos d'enfants. Toute personne qui est déjà allé en Asie me comprendra ! Les enfants sont magnifiques et les scènes de vie sont vraiment photogéniques. J'ai donc décidé de m'équiper d'un Canon 50D, appareil idéal à la fois pour les paysages mais également pour les photos de portraits. J'ai parcouru les forums sans trop vouloir m'avouer photographe. Je déteste les discussions « d'artistes » et je préfère privilégier le feeling avec évidemment un minimum de connaissance. C'est d'ailleurs pour cela que je pense être plus globe-trotter que photographe.

Le Vietnam ne m'a pas laissé indifférent puisque j'y suis retourné 6 fois. Je prépare mon 7ème voyage pour 2 mois. A mon retour, j'intègre le bureau de l'association et suis désormais responsable du centre Vietnam pour cette association qui existe depuis plus de 11 ans et qui

vient en aide à plus de 2000 enfants dans tout le Vietnam.

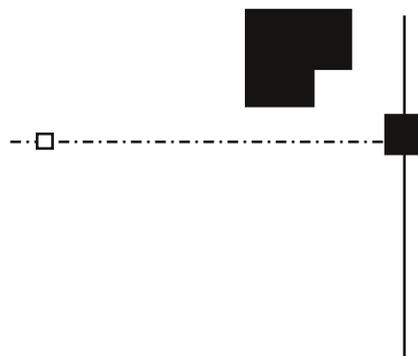
F.A : Prendre des enfants comme acteur central d'une série photographique peut être assez délicat en terme d'approche. Comment as-tu su t'approcher des enfants et gagner la confiance de la famille d'autre part ?

R.C : Intégrer l'association « *Enfants du Vietnam* » a sans doute beaucoup joué sur ma capacité à approcher les enfants et les familles. J'ai eu pour mission plusieurs fois de faire des comptes-rendus pour l'association et donc cela impliquait de photographier tous les enfants de certains programmes.

Je crois que le fait d'aimer les gens, d'aimer les situations authentiques plus que les spots touristiques, de parler la langue est suffisant pour approcher n'importe quelle famille du monde entier. Je suis de nature positive et avenante donc je pense toujours qu'avec politesse, on peut tout obtenir et encore plus dans ces pays. Car il faut bien l'avouer, les pays pauvres ont gardé une richesse du coeur et une simplicité que nous avons perdu dans nos pays « développés ». Un exemple concret, au Vietnam, toutes les portes des maisons restent ouvertes. C'est un signe non ?

F.A : Une partie de tes photographies montre le visage des enfants en contre-plongée. Cela va un peu en dehors de certaines conventions qui parlent de se mettre au niveau du sujet au final. Pourquoi avoir choisi cet angle d'attaque ? En quoi celui-ci sert-il ta démarche que tu t'es construite ?

R.C : Comme je le disais précédemment, les conventions sont un obstacle qui empêche parfois le naturel, l'authenticité et l'originalité. Les conventions font qu'on a toujours le Coliseum sous le même angle ! Qu'y a t-il d'artistique là-dedans ? Je peux aller à Rome demain et faire une belle photo du Colisée de nuit. Mais je n'en ferai pas une expo car tout le monde connaît cette photo. Elle sera bien exposée, bien centrée et nette, mais il n'y a rien d'exceptionnel. De plus, j'aime prendre les







scènes de vie le plus authentiquement possible donc cela m'oblige parfois à prendre des photos sans prévenir le sujet. Ensuite, je lui montre et la personne décide de l'avenir de la photo. Cela peut arriver qu'elle demande la suppression et c'est là que commence le respect selon moi.

Pour finir, j'ajoute que les conventions ont des limites qui disent qu'on ne doit pas manger avec les mains, qu'on doit dire s'il vous plaît, qu'on ne doit pas roter à table, mais au Sénégal, le plat national se mange avec les mains, au Vietnam, on ne dit pas s'il te plaît et au Maroc on rote à table. Pour la photo, c'est pareil, chaque culture a ses codes et suivre nos conventions dans ces pays n'est pas toujours pris comme une marque de respect. Donc, je ne me pose pas toutes ces questions. Je fais mes photos au feeling et je fais participer les gens après. Les enfants aiment être pris en photographie et les parents en sont fiers.

F.A : Pour terminer, tu as privilégié la couleur avec une légère saturation. Pourquoi avoir privilégié ce choix par rapport au noir et blanc par exemple ? Quel aspect visais-tu justement en proposant une série couleur ?

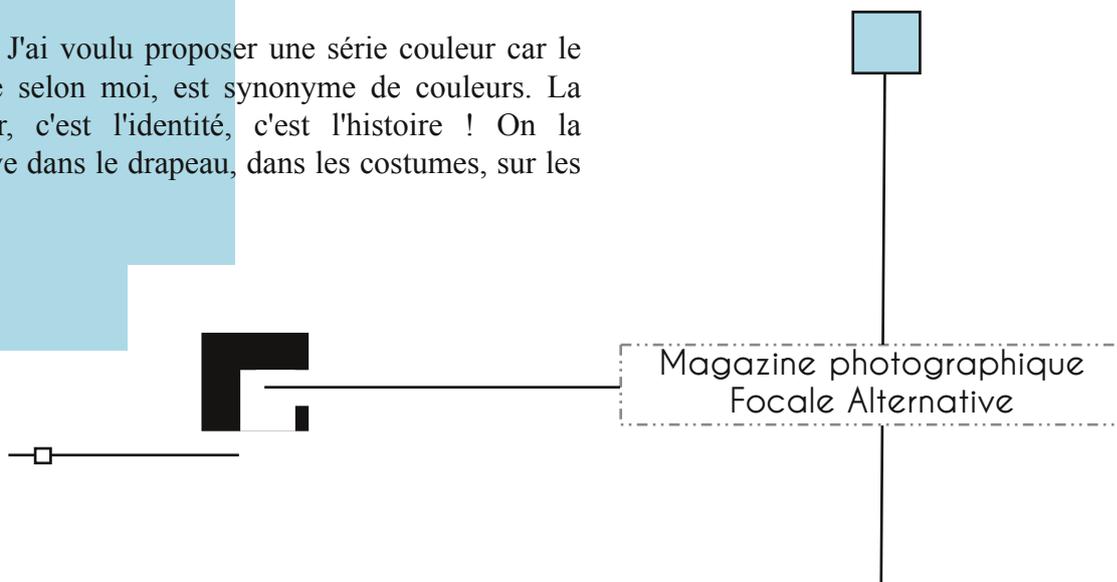
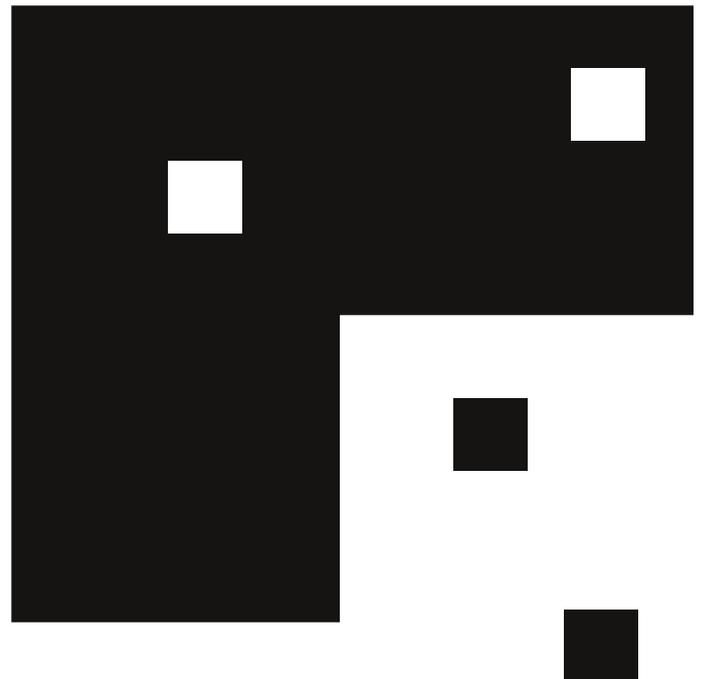
R.C : Le noir et blanc uniformise des sujets qui justement ont besoin de couleur. Les costumes péruviens ou celui des ethnies de Sapa au nord Vietnam n'auraient pas le même rendu en noir et blanc.

La couleur d'un costume dépend d'une histoire et d'une tradition. Retranscrire la couleur est une façon de montrer que l'on a compris et qu'on respecte cette histoire d'une certaine manière. Quant à la légère saturation ou désaturation, je fais plusieurs tests et les résultats sont complètement subjectifs. Il m'arrive même d'essayer le noir et blanc mais je garde rarement cette option pour ce type de photo.

J'ai voulu proposer une série couleur car le voyage selon moi, est synonyme de couleurs. La couleur, c'est l'identité, c'est l'histoire ! On la retrouve dans le drapeau, dans les costumes, sur les

murs comme à Cuba, dans les rizières d'Asie et les déserts d'Afrique. Mes lectures m'ont fortement influencé dans le choix de mes voyages. Je pense notamment que la géographie et l'histoire sont intimement liées. Et la culture doit être prise en compte aussi dans la photographie.

Pour finir, voici une citation d'Eduardo Galéano que j'aime particulièrement : « *L'identité culturelle n'est pas un vase précieux sagement enfermé dans la vitrine d'un musée.* »





RÉHAHN CROQUEVIELLE



RÉHAHN CROQUEVIELLE



RÉHAHN CROQUEVIELLE



SANDRA FASTRÉ

PHOTOGRAPHIE

S COMME FASTRÉ



CANAZILLES HAUT | PHOTOGRAPHIE

"JE DONNE VIE PAR LA PHOTOGRAPHIE À MES OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS SUR LE QUOTIDIEN. JE PARTAGE MES EXPÉRIENCES CONCEPTUELLES EN TENTANT D'APPORTER UNE VISION PERSONNELLE DES SUJETS QUI M'INTERPELLENT, TOUJOURS À LA RECHERCHE D'UNE CONCILIATION ENTRE L'ESTHÉTIQUE ET L'HISTOIRE DES IMAGES."

C'EST EN PARTANT DE CETTE AFFIRMATION QUE LA PHOTOGRAPHE SANDRA FASTRÉ DÉFINIT SA VISION ET SON RAPPORT PERSONNEL À L'IMAGE. SA SÉRIE "CANAZILLES HAUT" SE VEUT UN VOYAGE, UNE RENCONTRE POÉTIQUE ENTRE UNE RÉMINISCENCE ET SON SOUVENIR PHOTOGRAPHIQUE.



SANDRA FASSTRÉ

F.A : Comment t'es venue cette manière assez intimiste d'aborder la photographie ? Explique d'où vient cette démarche originelle ?

S.F : J'ai mis du temps à trouver mon identité photographique. J'ai testé, j'ai cherché et un jour j'ai décidé de faire une auto-analyse sur ma relation au photographique. Au départ je suis quelqu'un de passionnée par l'Art et mes débuts se résument à une pratique liée au dessin et à toutes les formes d'expressions en peinture pendant de nombreuses années. Lorsque j'ai décidé les expériences photographiques, j'ai réalisé qu'après coup je réagissais en fonction de ce que je percevais autour de moi, mes proches, mes amis, et plus largement la société tout en incluant les automatismes acquis en peinture et dessin. Je me suis rapidement interrogée sur le sens de photographe, le contenu des messages que je souhaitais véhiculer et la façon dont je pouvais développer mon propos.

Mon expérience professionnelle de psychologue est très liée à mon appréhension de ce

quotidien et de la façon dont il m'interpelle. Toujours curieuse de tout, je suis naturellement venue à ce constat. J'ai en tête une multitude de sujets qui font écho à mes propres questions existentielles, « de la vie à la mort » et de la façon dont nous vivons dans cette période. Certains sujets vont m'interroger, susciter une réaction positive ou négative et ma logique est de ne pas me limiter à une première impression. Je vais y réfléchir, tourner autour, tenter de comprendre pour aller au-delà de la réaction immédiate. Souvent mon objectif est de construire une représentation plus globale et plus objective.

Je pense que j'ai une vision personnelle car je suis autodidacte, sortie d'aucune école de photographie donc non formatée. J'apprends au fur et à mesure, j'écoute, j'essaie de comprendre, j'interroge d'autres auteurs, je lis, je m'imprègne de tout ce que je vois et ressens.

L'important pour moi est de témoigner, sachant d'avance que c'est une partie d'une réalité

que je vais diffuser parce qu'elle est mienne. Par contre je vais utiliser les automatismes acquis en peinture et dessin sur les profondeurs de champs, le choix de la couleur ou du noir et blanc pour raconter une histoire. Prendre une photographie n'est pas anodin, c'est garder une trace et exposer à l'autre son regard. Dans le sens que non seulement l'image prise fait écho à soi-même, elle est réalisée dans un contexte donné. Mais aussi, elle peut faire écho à autrui. Elle peut raconter aussi une partie de sa vie, poser une question ou apporter une partie de réponse.

En d'autres termes que ce soit sur le moment où je réfléchis ma prise de vue, que je déclenche, quelque chose se passe. Je comprends sa signification a posteriori lorsque je regarde plusieurs images et peu à peu, je crée du sens vis-à-vis du propos que je souhaite développer mais aussi pour que le spectateur puisse se projeter. Ce sens ne peut qu'être une force car c'est de par ce travail qu'il est possible d'interpeller l'autre et le questionner à son tour. Cette démarche me permet de m'effacer pour donner à l'autre cette liberté de comprendre le sujet traité selon ses propres appréhensions et questions.

F.A : Appliques-tu toujours cette même démarche lorsque tu te lances dans la création d'une série photographique, où celle abordée avec la série "Canazilles Haut" est toute particulière ? Pourquoi ?

S.F : Effectivement pour toute série et tout sujet j'ai cette même démarche. Par contre « Canazilles Haut » est particulière. Je n'avais pas prévu ce travail aussi tôt en tout cas. C'est l'histoire de la maison familiale maternelle. Elle a été construite en 1905, ma famille s'y est installée en 1906 et 4 générations s'y sont succédées. Ma mère y est née et j'ai passé toutes mes vacances d'enfance, mon vélo de petite fille y est encore. J'ai connu les toilettes au fond du poulailler, la bassine pour le bain du matin, et toute la vie d'une ferme en campagne.

En Juillet 2011 nous avons perdu mon grand-père. Isolée de tout, avec un confort très succinct, nous ne pouvions laisser ma grand-mère seule dans cette maison. Elle a décidé de la vendre. Je savais que j'avais peu de temps car bientôt elle passerait en d'autres mains. Alors j'ai décidé de prendre des photographies. Garder une trace et apporter un témoignage de cette maison a été crucial.

F.A : En parcourant "Canazilles Haut", je t'avoue avoir été plongé dans l'histoire, comme si je rentrais à nouveau dans la maison de mes grands-parents dans leur pays natal... Entendre le silence, percevoir les odeurs et aussi entendre le plancher craquer. Est-ce ce sentiment que tu souhaites faire naître auprès de tes lecteurs ? Qu'ils s'approprient tes photos et rentrent dans leur histoire, ou est-ce autre chose ?

S.F : Complètement, mon objectif est que chacun puisse se projeter dans chacune de ces images. Cette maison a une valeur sentimentale personnelle mais qui d'entre nous n'a pas une maison identique, avec ses souvenirs, ses odeurs, ses bruits, ses proches ? Parfois par manque de temps, ou par évitement, les personnes n'ont pas forcément le réflexe de figer une image sur papier. Revenir dans une maison où il faut en faire le deuil n'est pas chose facile. Il faut faire aussi le deuil d'un passé, d'un vécu, de proches et cette démarche est loin d'être facile à accomplir. Souvent personne n'est prêt à accepter ou à décider de s'inscrire dans ce deuil. Pourtant cette étape est essentielle. En tout cas chaque image doit permettre à l'autre de se projeter et de ressentir selon sa propre histoire et





son vécu. Comme je le dis ce travail a été construit pour faire appel à sa mémoire oubliée.

F.A : Dans la description de ta série, tu dis “.. *je m’imprégnais d’elle pour mieux comprendre ma genèse*”. Peux-tu nous en dire plus sur ce passage qui semble essentiel ici dans ta conception photographique ?

S.F : C’est un vaste programme. Effectivement, j’ai photographié cette maison pendant près d’une année. Je l’ai connu avec ses meubles et effets personnels. Puis peu à peu elle s’est vidée de toute substance matérielle jusqu’à voir les pièces complètement vides.

Au début, j’avais beaucoup d’émotion à



SANDRA FASSTRÉ

entrer dans chaque pièce. C'était douloureux car je savais qu'il fallait tourner la page. Et puis au fur et à mesure de mes visites quotidiennes, j'ai réalisé que j'essayais de comprendre mes origines. La question du Qui suis-je prend toute son ampleur dans ce travail. D'où je viens, je savais que la famille maternelle m'avait inculqué des valeurs paysannes, des gens de la terre. Une racine qu'il est

difficile de rompre. Cette maison est comme la sève et j'en suis l'écorce. Je me suis nourrie d'elle pour comprendre ce que je suis en tant qu'être humain. Elle m'a permis de mieux comprendre ce que j'aime, déteste et pourquoi. C'est difficile à exprimer mais j'ai beaucoup appris sur moi-même en photographiant cette maison que n'importe quel autre qui tenterait d'apporter une analyse sur ce que je suis.

F.A : Comment expliques-tu la relation qui est née entre toi et cette maison. Penses-tu que cela pourrait à nouveau se reproduire et en faire une certaine marque de fabrique ?

S.F : C'est une relation intime car elle est en moi du fait que ma famille a un vécu long terme et je fais partie d'une de ces générations.

Je ne sais pas si l'on peut parler de marque de fabrique. Je ne souhaitais pas enlever le grain, les couleurs, la lumière, les tonalités car cette série est essentiellement axée sur les sensations que l'on peut éprouver jusqu'à ce que cela soit palpable. Comme si de voir une image c'est aussi toucher. Mon objectif était de permettre ce toucher et de faire appel à tous les sens que l'on déploie lorsque l'on entre dans une maison, dans sa maison.

Si cela doit se reproduire, pourquoi pas. Une maison vit, respire, raconte. Lorsque vous entrez dans une pièce, vous savez, vous ressentez. Il suffit d'observer et d'écouter. Ce sont deux choses essentielles. Regarder ne suffit pas, il faut observer et alors vous pouvez écouter. Il ne s'agit pas de s'imprégner d'une ambiance, il faut prendre son temps. Il faut y retourner pour comprendre. Ne pas se limiter, il est essentiel d'aller jusqu'au bout. Ce qui exige d'aller dans chaque pièce à des jours différents, des heures différentes sans se poser de questions. Se donner la liberté de découvrir au fil du temps dans chacun des coins et recoins.

F.A : Sur un grand nombre de tes photos, tu as utilisé l'effet de vignettage. L'utilises-tu dans le but que le lecteur ait l'impression de vivre la scène en direct ? Penses-tu que cela rende tes photographies plus puissantes ?

S.F : Effectivement l'effet de vignettage permet d'entrer dans l'histoire et de voir la sienne. L'œil n'est pas perturbé par un élément externe. Pour cette série cet effet renforce le propos et l'image.





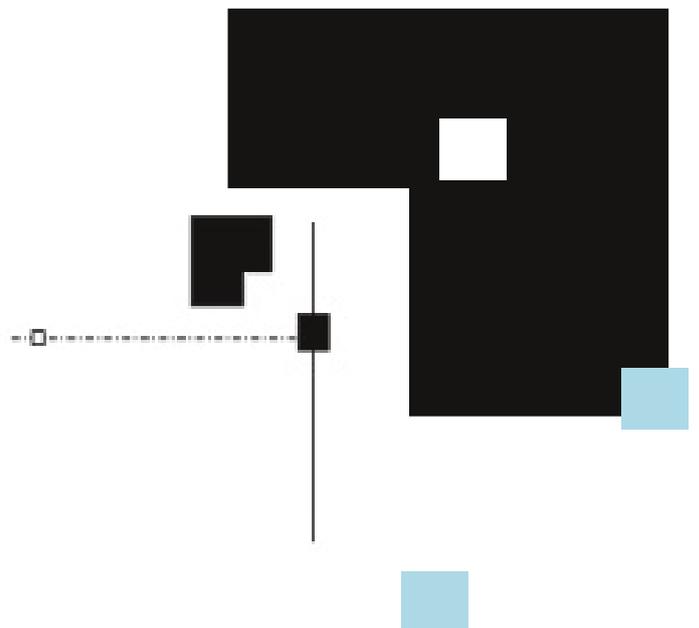
SANDRA FASSTRÉ

FA : On sait combien le choix des photos est difficile pour un photographe. Tu dis avoir été dans cette maison pendant un an. Combien de photographies as-tu prises tout au long de tes visites, pour au final, en retirer 20, qui reflètent au mieux ta vision, ton ressenti du lieu ?

S.F : J'ai sélectionné 20 photographies sur un total de 420. Pour ce faire un premier éditng a consisté à sélectionner 5 photographies. Chacune raconte quelque-chose, existe par elle-même. Quelle que soit la place que tu leur donnes elle vit de manière autonome et en cohérence les unes par rapport aux autres. Puis peu à peu je bavarde et raconte. Par contre je me pose toujours une question lorsque je sélectionne une photographie. Me parle -t-elle uniquement parce que je connais les contextes et que je réagis à l'émotion ? Ou parle -t-elle à l'autre ? Et je construis du sens pour que non seulement l'image résonne en moi-même mais aussi pour l'autre.

FA : Quand tu laisses libre court à ton imagination, quel avenir imagines-tu à cette maison ?

S.F : Si je laisse faire mon imagination, je vois plusieurs générations qui vont investir les lieux, vivre libres et se construire pour grandir. J'entends des rires, des pleurs vite dissipés. Je rêve à un apprentissage de la vie, de la nature et de la poésie. Un amour de la liberté de penser et de se mouvoir, une tendresse infinie.







L'ÉQUATION D'UNE MÉLANCOLIE / STEPHANE ANTHONIOZ

PHOTOGRAPHÉ

S COMME ANTHONIOZ



UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE | PHOTOGRAPHIE

L'HUMANITÉ EST ASSISE SUR UNE BOMBE À RETARDEMENT. LES SAVANTS DU MONDE ENTIER S'ACCORDENT POUR DIRE QU'IL NOUS RESTE À PEINE DIX ANS POUR ÉVITER UNE CATASTROPHE PLANÉTAIRE - UN DÉRÈGLEMENT MAJEUR DU SYSTÈME CLIMATIQUE QUI ENTRAÎNERAIT DES PERTURBATIONS MÉTÉOROLOGIQUES EXTRÊMES, DES INONDATIONS, DE LONGUES PÉRIODES DE SÉCHERESSE, DES VAGUES DE CHALEUR MEURTRIÈRES.

C'EST EN PARTANT D'UN LIVRE QUI EST DEVENU UN DOCUMENTAIRE PAR LA SUITE QUE LE PHOTOGRAPHE STEPHANE ANTHONIOZ A RÉALISÉ UNE SÉRIE IMAGÉE EN TRANSFORMANT SON APPAREIL PHOTO NUMÉRIQUE EN STÉNOPÉ.



Magazine photographique
Focale Alternative



F.A : « *Une Vérité qui Dérange* » est une série dont la démarche est intimement liée au livre d'Al Gore qui sorti en même temps que le documentaire du même nom de David Guggenheim. Quel impact profond a eu ce livre sur la genèse de cette démarche et quelle empreinte a-t-elle laissée dans ta conception de la photographie par la suite ?

S.A : Je n'étais pas un écolo pur et dur. C'est un sujet qui m'intéresse comme tout le monde. Un jour, un ami m'a passé « *Une vérité qui dérange* ». Ce livre m'a fait beaucoup réfléchir et une phrase de Martin Luther King est restée. C'est elle qui fut le déclencheur de ce travail.

Cela m'a donné l'envie de faire une photo puis une série, de parler d'écologie à ma façon et

faire passer un message. C'est un thème qui nous concerne tous. Il y a tellement de choses à dire, à faire et ce n'est pas prêt de s'arranger malheureusement.

F.A : Guidé en toile de fond par le documentaire « *An Inconvenient Truth* », tu agrémentes ta série de nombreuses citations diverses. Pourquoi avoir voulu créer un pont littéraire ? En quoi ce moyen nourrit-il ta démarche et la conception que tu en avais avant sa réalisation ?

S.A : J'ai toujours fait attention aux titres de mes photos. C'est ma façon de rattacher les mots aux images. Pour « *Une Vérité qui Dérange* » où le point de départ est un livre, il ne m'est pas apparu logique de créer un pont entre des extraits

du texte originel et mon travail. Le livre est une toile de fond qui me dirige, qui est là pour me faire réfléchir et je prends un grand plaisir à découvrir toutes les citations a posteriori.

F.A : Lorsque nous avons pris contact ensemble, tu me signalais que tu utilisais le principe du sténopé avec un appareil numérique. Pourrais-tu nous en dire sur cette technique que tu as liée à un matériel électronique ?

S.A : Je me suis intéressé au sténopé un peu avant le début de cette série. J'aime le rendu de la pellicule mais son seul problème reste le tirage car réaliser toute une série revient vite cher.

En cherchant un peu sur le net, j'ai trouvé le principe de sténopé numérique. Après modification du bouchon de mon appareil, j'ai pu en faire un sténopé. Le mélange du passé représenté par le sténopé et le futur proposé par le « numérique » fut une évidence pour la réalisation de cette série qui se passe dans deux époques : l'une présente et l'autre future.

F.A : Centrons-nous sur le lien qui unit ta démarche à l'utilisation du sténopé. Tes images sont irréelles, brumeuses et floues. Tu agrémentes également « *Une vérité qui dérange* » de nombreux autoportraits. Pourquoi choisis-tu la technique du sténopé. Qu'apporte-t-elle à ta démarche photographique ? Était-elle un souhait à la genèse et comment est-elle devenue une évidence avec le temps ? De manière pratique, comment cela s'est-il mis en place concrètement ?

S.A : Suivant les thèmes que je

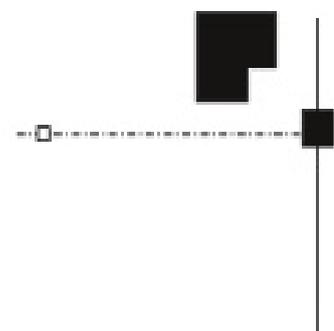


photographie, j'aime adapter la photo à un appareil spécifique tel que le numérique, l'argentique ou le polaroid. Ils apportent tous leur personnalité et leur ambiance.

Dès que j'ai réalisé mes premiers tests en sténopé, cela est devenu une évidence. Il y a beaucoup de contraintes mais le rendu est exactement ce que je voulais. Ce côté rétro, moderne tout en étant flou et brumeux, ce mélange de deux temps que j'aurais eu du mal à faire sur mon ordinateur, cela reste un bon compromis !

F.A : Les autoportraits ont une place importante dans ta série « *Une vérité qui dérange* ». Tu as décidé de laisser une empreinte visuelle personnelle en t'impliquant ouvertement dans tes photographies. Comment cette implication est-elle née et en quoi sert-elle ta démarche photographique ?

S.A : J'ai commencé la photographie en réalisant des autoportraits. Dans cette série, un besoin de m'exprimer était en moi. Je ne me suis pas posé de questions futiles, cela est venu naturellement et reste une manière de m'investir dans l'élaboration de manière plus active.





POINT DE RUPTURE / STEPHANE ANTHONIOZ



L'HOMME / STEPHANE ANTHONIOZ



LE FILS DE L'HOMME / STEPHANE ANTHONIOZ



LE JOUR D'APRÈS / STEPHANE ANTHONIOZ

NOUVEAU TRAITÉ DU STÉNOPÉ

A New Treatise on the Pinhole Camera

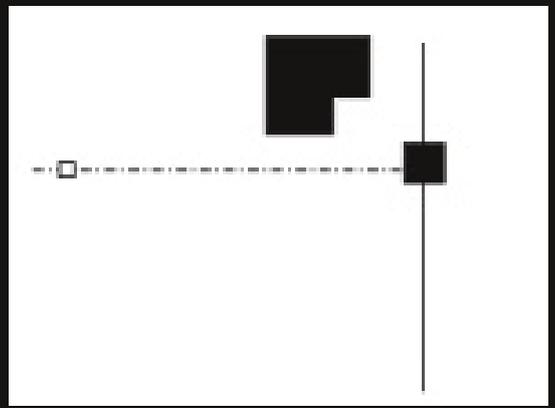
Textes de Jean-Michel GALLEY
Texts by Jean-Michel GALLEY



Inventions photographiques de
Photographic inventions by

François Vogel

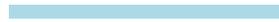
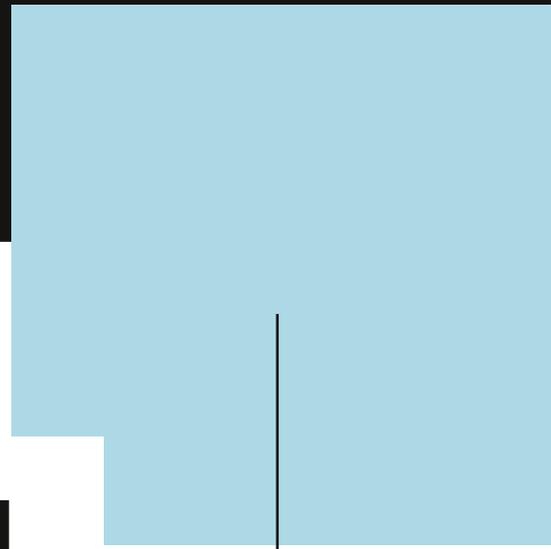
éolienne



DÉCOUVERTE LIBRAIRIE | ZOOM

"NOUVEAU TRAITÉ DU STÉNOPÉ"

DE FRANÇOIS VOGEL
TEXTES DE JEAN-MICHEL GALLERY
EDITIONS EOLIENNE
160 PAGES
24 €



MERCI À XAVIER DES EDITIONS EOLIENNES POUR
LES VISUELS QUI ILLUSTRONT CET ARTICLE



Travaillant avec des enfants autour de l'utilisation du sténopé, je trouvais opportun de présenter un livre traitant du sujet. Pour cette première rubrique littéraire, j'ai donc choisi en lien un recueil traitant des inventions photographiques de François Vogel. Connu pour son travail spatial et visuel, il est également reconnu dans le milieu du cinéma pour ses montages et prises de vue originales.

Et dire que le sténopé n'est qu'un simple trou !

Un appareil sténopé est un trou réalisé dans divers supports comme un cylindre, une boîte en carton ou une bouteille. « Pinhole Camera » est l'appellation anglaise et l'utilisation de ce procédé remonte aux origines de la photographie qui transforme votre

boîte en une « Camera Obscura ».

L'ouvrage

Le titre évocateur de « Nouveau Traité du Sténopé » est une indication sur le contenu proposé. François Vogel a dans l'objectif d'ouvrir notre perception sur le sténopé en ne le réduisant pas qu'à sa plus simple expression : une boîte à café et un trou. L'auteur veut aller plus loin dans la démarche autour de ce principe photographique et ouvrir de nouveaux horizons à son lectorat.

Pour se faire, vous y découvrirez des montages grandioses aux réalisations des plus petites. Entre un paquet de cigarettes ou un sténopé 360 degrés

omnidirectionnel, il y a un monde mais pourtant, tous ces concepts sont présentés avec visuels à l'appui dans l'ouvrage.

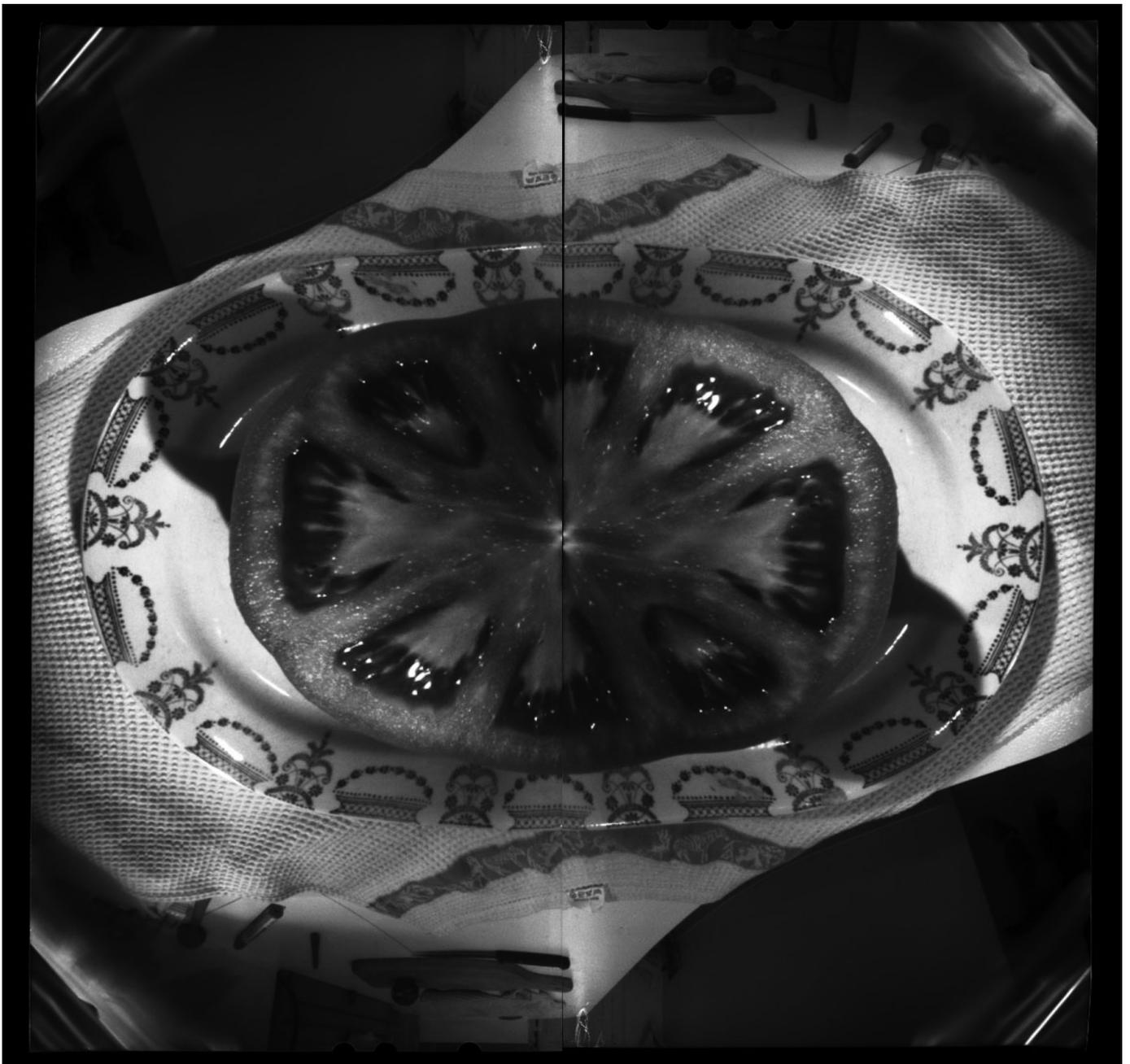
Il convient de préciser que « Nouveau Traité du Sténopé » n'est pas un livre de recettes où la fabrication importe plus sur la démarche. L'ouvrage pourrait être considéré comme un livre sur la démarche autobiographique de François Vogel autour de la pratique du « Pinhole Camera » ainsi que ses différentes réflexions ou croquis sur la maturation d'idées pour obtenir des rendus spécifiques. Pas de recettes donc mais une ouverture sur de nouveaux principes d'utilisation.

La force de l'ouvrage est sa diversité en terme d'idées. Je suis ressorti avec une nouvelle conception moins basique que je me faisais du

médium sténopique. Malheureusement, bien que les idées soient très intéressantes, je ne pourrai pas les réaliser à titre personnel si je n'ai pas un certain bagage sur les phénomènes optiques.

Pour finir, je conseille ce livre d'inventions photographiques à tous les amoureux du sténopé qui veulent ouvrir leur perspective sur le sujet. Le portfolio de François Vogel est inspirant et donnera, j'en suis certain, de nouvelles perspectives à tous les photographes bricoleurs amoureux du « Pinhole Camera ».

Pour les fans de François Vogel, il me semble indispensable pour se rendre compte des prémices de son travail actuel et des effets qui font de lui une référence dans le domaine.







APPAREIL À PERSPECTIVE INVERSÉE / DAMIER ET CRUCHE / 1991 - P.69





LEGO, BOÎTE DE CHOCOLAT, VELOURS, OBJECTIF / P.68

PIERRE HENRY CHAUVEAU

À LA VOZ'GALERIE
PARIS

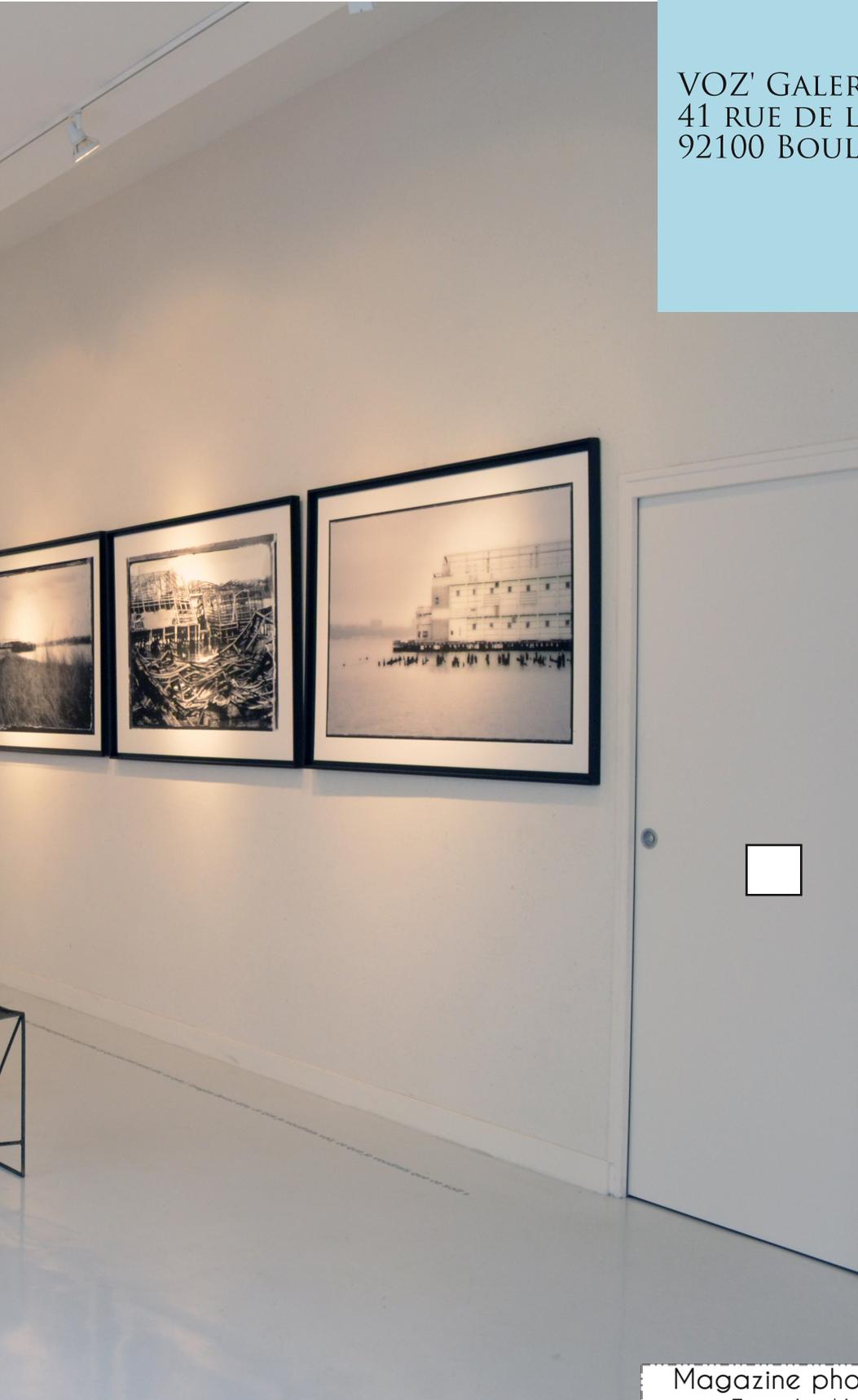
SITUÉE À BOLOGNE, PRÈS DE PARIS, LA VOZ'GALERIE EXPOSE, DEPUIS SON OUVERTURE EN JUIN DERNIER, DE LA PHOTOGRAPHIE CONTEMPORAINE.

DEPUIS LE 28 OCTOBRE ET JUSQU'AU 14 JANVIER LA GALERIE NOUS PRÉSENTE L'EXPOSITION « TRACES » DU PHOTOGRAPHE HENRI PIERRE CHAUVEAU. CETTE EXPOSITION EST UNE COMPILATION DE 5 TRAVAUX DU PHOTOGRAPHE : RITUELS, TOROS, DANSES, HUDSON PIERS ET YÉMEN.



RÉDIGÉ PAR
MARIANA AGUILAR

VOZ' GALERIE
41 RUE DE L'EST
92100 BOULOGNE



Magazine photographique
Focale Alternative



Boulogne est considéré comme une petite ville, comme toutes les « petites villes » de la banlieue parisienne. Personnellement je ressens ces banlieues comme une extension de Paris, tout simplement, comme des grands quartiers attachés par le train ou par le métro au petit Paris intramuros. C'est le métro 10, après trois changements, qui me conduit à cette « petite ville » ou « grand quartier » et à l'exposition d'Henri Pierre Chauveau.

La Voz'galerie se distingue clairement des autres commerces, maisons et immeubles aux

alentours. Située à un angle de rue, les murs blancs et les vitres qui laissent apercevoir d'autres murs blancs à l'intérieur, font ressortir cette galerie comme par magie dans ce « grand quartier ».

L'exposition « traces » est une espèce de « compilation » des cinq importants travaux de Chauveau, réalisés dans des pays complètement différents les uns des autres comme le Yémen, les États-Unis, le Brésil et l'Espagne. Les travaux développés dans chacun de ces pays sont aussi très différents.



À côté de cette multiplicité de couleurs, les anciens docks au bord du Hudson River à New York font leur apparition. Photographiés par Chauveau, ces pilons en bois qui ressortent de l'eau et qui nous laissent entrevoir parfois la grande ville de New York au fond, sous une couverture de brouillard. Ces vestiges me font penser à une ancienne ville abandonnée depuis des milliards d'années, ces n&b font ressortir encore plus la désolation et la tristesse du lieu.

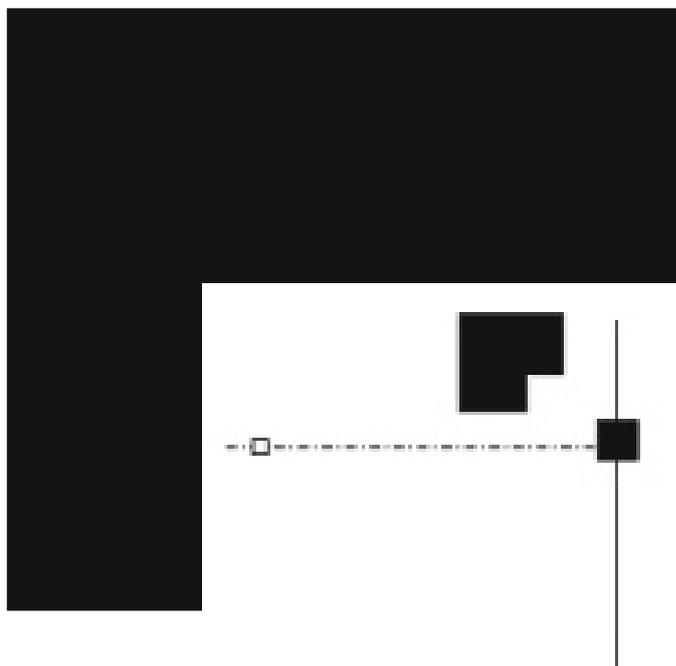
Cette exposition est complétée par des photos des taureaux qui ressemblent à des tableaux presque abstraits. Les taureaux, les toreros et le sang des corridas se mélangent pour en faire ressortir des formes à peine devinables qui nous évoquent d'une certaine manière ce jeu de formes et de personnages qu'est la corrida.

Pour finir, le sous-sol de la galerie accueille des photos de statues et de rituels propres aux traditions catholiques. L'excès de couleurs et son côté kitsch me font penser plus aux rites catholiques de l'Amérique Latine qu'au catholicisme conservateur de l'Europe. Les petites vierges posées à côté des photos ainsi que des petites lumières évoquent les bougies dans les églises, ce qui donne une ambiance particulière aux photos.

Les œuvres de Chauveau sont plus que de la photographie contemporaine, elles sont une véritable exploration des cultures et une interprétation de celles-ci. Un monde nouveau construit à travers la réalité et réalisé avec des polaroids.

Le travail de Chauveau est très particulier car il travaille presque exclusivement avec des films polaroid. Pour cette exposition, ces photographies polaroid sont devenues des grands tirages sur du papier pigmenté, ce qui donne des couleurs et des tons très marqués et très contrastés.

En rentrant à la galerie, la première série qui m'accueille est celle du Yémen. Les couleurs vives, notamment le bleu et le rose foncé ressortent sur ces photographies de pêcheurs avec des poissons reluisants, des femmes avec des habits colorés, des enfants inconnus et une ville aux formes multiples.





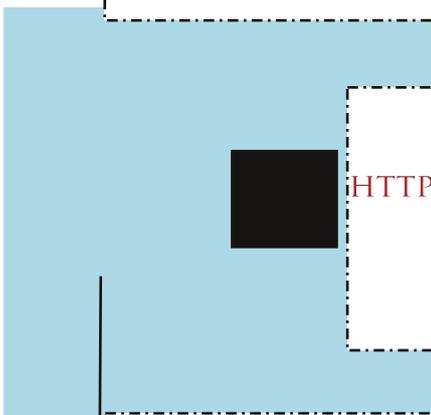
de puissons, de souvenirs, de rivaux, de mythes. Les pages de l'histoire, les pages de la culture, les pages de la mémoire. Les pages de la vie.





[HTTP://CARGOCOLLECTIVE.COM/YANNRENOULT](http://CARGOCOLLECTIVE.COM/YANNRENOULT)

Yann Renoult



[HTTP://LAUTI.PHOTO.OVER-BLOG.COM](http://LAUTI.PHOTO.OVER-BLOG.COM)

Manuel Lauti



[HTTP://ALBANLECUYER.WEEBLY.COM](http://ALBANLECUYER.WEEBLY.COM)

Alban Lécuyer



[HTTP://WWW.KARINEZIBAUT.FR](http://WWW.KARINEZIBAUT.FR)

Karine Zibaut



[HTTP://WWW.ZIA-ZEFF.COM](http://WWW.ZIA-ZEFF.COM)

Zia Zeff



[HTTP://WWW.FACEBOOK.COM/REHAHNC](http://WWW.FACEBOOK.COM/REHAHNC)

Réhahn Croquevielle



[HTTP://TWITTER.COM/SANDRAFASTRE](http://TWITTER.COM/SANDRAFASTRE)

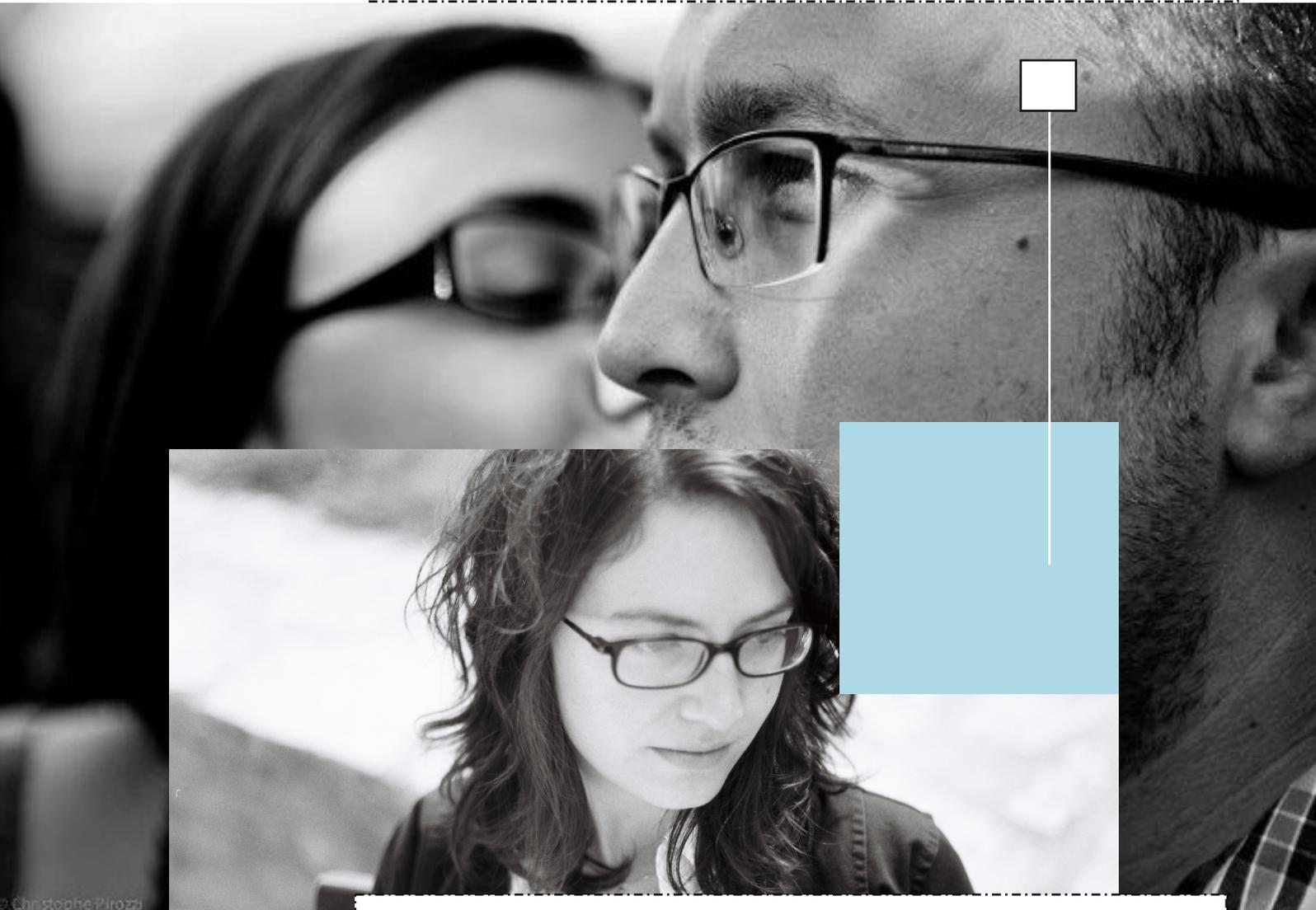
Sandra Fastre

[HTTP://STEPHANE.MONTAF.COM](http://STEPHANE.MONTAF.COM)

Stephane Anthonioz

[HTTP://WWW.EDITIONSEOLIENNES.FR](http://WWW.EDITIONSEOLIENNES.FR)

Editions Eoliennes



[HTTP://WWW.MORA-PHOTO.COM/](http://WWW.MORA-PHOTO.COM/)

Mariana Aguilar

- Chroniqueuse -

POURQUOI FERAIS-JE UNE CHOSE PAREILLE ?

FOCALE ALTERNATIVE VOUS ATTEND

* sur son site : [HTTP://WWW.FOCALE-ALTERNATIVE.BE](http://www.focale-alternative.be)

* sur <http://www.facebook.com/focale.alternative>

* sur [HTTP://TWITTER.COM/APERTURECORP](http://twitter.com/aperturecorp)